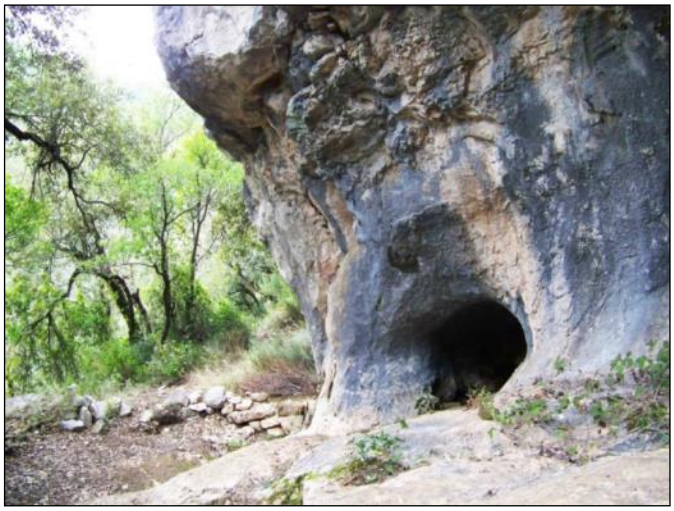
VAR

À 2.500m au sud de Tourves, se situe la ferme Rimbert sur la rive gauche du Carami. A droite et à gauche s'élèvent deux barres calcaires d'une altitude moyenne de 400 à 250m. Du Pont Romain s'étendent sur une longueur de 1500m en amont du Carami neuf grottes nommées successivement par les trois inventeurs (GLORY, SANZ MARTINEZ et NEUKIRCH) : l'abri du Lazaret, la grotte Chuchy, l'abri Hillaire, la grotte Neukirch, la grotte Alain, le trou Nicole, le trou des Deux Amis, la grotte des Cabro et l'abri du Charbonnier.

I. **ALAIN** (grotte)
II. Tourves
IV. En descendant la montagne, on rencontre à 50m d'altitude au-dessus du talweg un îlot rocheux qui renferme les trois grottes suivantes : la grotte Alain, le Trou Nicole et la grotte des Deux Amis.
V. En pénétrant à l'intérieur, au-dessus de l'entrée, un cartouche ovale en ocre rouge foncé ; à la partie supérieure un demi-cercle parallèle. Un être humain, bras et jambes étendus est couché à l'intérieur. Vingt-trois points l'accompagnent. Deux autres figures en rouge pâle ont la forme d'un fer à cheval surmontant cinq points rouges.
VI. Petite grotte-ossuaire à l'entrée anciennement barrée. Tessons de vase campaniforme ; têtes de flèches foliacées et denticulées. GLORY attribue ces figurations au Chalcolithique/Bronze.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. pp.170-172.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 53-59.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 41-42.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 93-98.

Relevé Ph. HAMEAU.

Relevé GLORY et alii. Une partie de la figuration n'est plus visible aujourd'hui.



(Photo RANDOPANO)

(Photos Thierry Bouis.)

I. BEATE DU DESTEL (grotte de la).
Les inventeurs l'ont appelé grotte Saint-Estève. Ce nom est dû à une légende disant qu'une femme y vivait au XVIIème siècle, expiant ses péchés.
II. Evenos.
IV. Couloir long de 27m.
V. « Capridé » et anthropomorphe peints, rainure paraissant artificielle. Relief de paroi évoquant une tête humaine, renforcée par quelques traits noirâtres. A l'entrée, monogramme de Marie et du Christ, avec date de 1615.
VI. Mobilier Chalcolithique / Bronze I. Selon la tradition orale, une femme ermite se serait retirée dans la grotte au XVIIème siècle.
VII. GLORY attribue les figurations au Néolithique final / Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 75-77.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. p. 25, 26, 28.

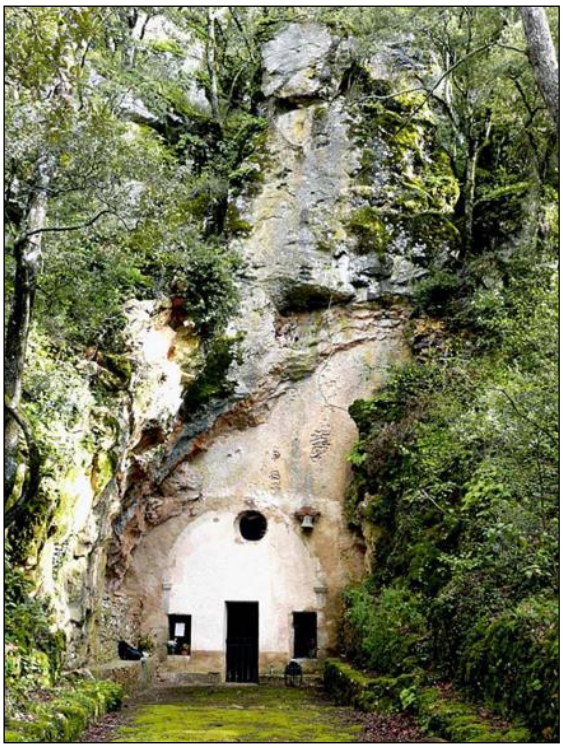
D'après GLORY et alii, 1948.

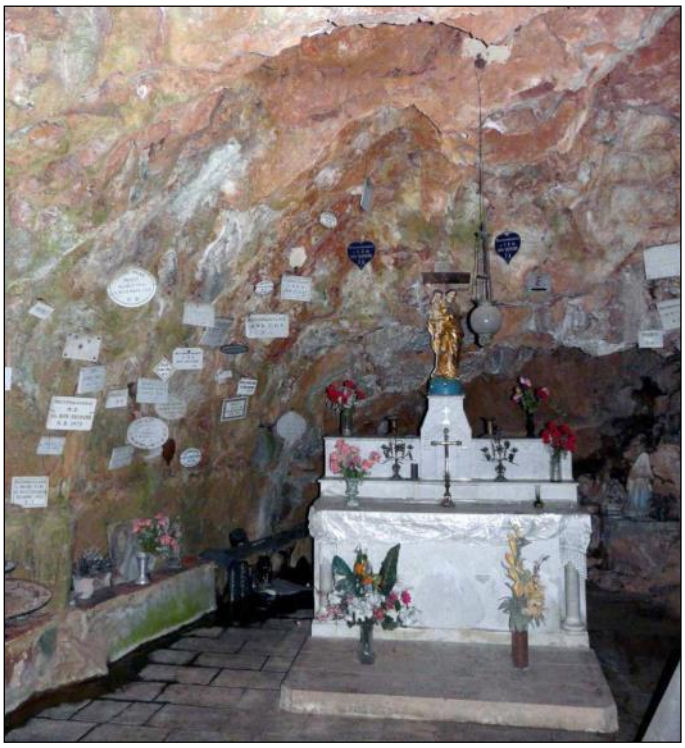
I. **BERNARD** (abri)
II. Tourves
IV. Petit abri profond de 1m.
V. Signe peint à l'ocre brun.
VII. GLORY l'attribue au Chalcolithique / Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. p. 60, 62, 123.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 37-38.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. p. 110.

Relevé d'après Georgeot. Actuellement en partie effacée.

I. BON-SECOURS (Notre-Dame de)
II. Fox-Amphoux
III. 266,035 — 4830,250 — 505m 3443 OT Aups
IV. Le village de Fox-Amphoux se tient en haut d'une colline abrupte et isolée (alt 537m) qui domine d'une centaine de mètres tout le paysage environnant. Au nord, juste au pied d'une falaise, s'ouvre la chapelle troglodyte de Notre-Dame de Bonsecours.
Un mur maçonné et crépi barre l'entrée de la grotte. Au bas du mur, s'ouvre une porte centrale encadrée par deux

fenêtres ; toutes les trois sont closes par des barreaux. Un oculus excentré domine la porte. Le tout est encadré par un bel appareillage voûté plein-cintre en pierres de taille. En haut et à droite de la façade, on trouve une cloche. La partie visible de la cavité a une longueur de 10m et une largeur de 6m. La hauteur varie de 6m à l'entrée à environ 2m au fond. Dans la seconde moitié de la grotte, une dalle au sol supporte un autel de marbre. Un banc en maçonnerie a été construit le long de la paroi de droite quand on rentre. Sur l'autel trône une statue de la Vierge à l'enfant, trois autres statues sont placées dans les rochers. De nombreux ex-voto témoignent de la reconnaissance de ceux qui ont fait appel à Notre Dame.





***1**-Une allée mène à la chapelle. Au sommet du rocher, le clocheton dont les vestiges sont à peine visibles. La cloche devait être autrefois plus haut sur la droite, avec un accès par l'intérieur.*
***2**-La paroi rocheuse exceptée, nous sommes icidans une chapelle classique.*

Aujourd'hui, le petit clocheton en briques roses est réduit à peu de chose. Au-dessus du rocher qui domine la grotte, à une vingtaine de mètres de haut, on devine son embase et la petite croix métallique penchée qui le surmontait.

Une Vierge à l'Enfant en bois polychrome placée sur la paroi. Elle a perdu une main.

La maçonnerie du mur ferait penser au XVIIème siècle, ou au XVIIIème au plus tard. Cependant, ce sanctuaire rupestre doit remonter à une très haute antiquité, mais, aucun document d'archive, aucun cartulaire ne permet de fixer une date.
Il est amusant de citer l'un des plus anciens ex-voto de la chapelle. Il est dû à Paul-François Jean-Nicolas vicomte de Barras (1755-1829), la gloire du village. Déjà naufragé en 1776 avec le duc de Duras puis en 1780 avec le Sartine, il essuya, en revenant
des Iles Maldives au sud-ouest de l'Inde, une tempête épouvantable dont il réchappa. Dès son retour, en 1783, il se rendit pieds nus au sanctuaire de Notre-Dame pour y déposer un ex-voto qui le représente en face de son navire : l'Actif. Il fut retiré de la grotte dans les années 1940 pour être confié à la garde du curé de Fox-Amphoux. Sage précaution ! Pendant la Révolution, le ci-devant Paul Barras devint député à la Convention et commissaire aux armées ; c'est à ce titre qu'il dirigea la sanglante répression de Toulon après la reprise de la ville par Bonaparte, en 1793..

VIII. COURBON, P.

www.chroniques-souterraines.fr

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **CABRO** (grotte des)
II. Tourves
IV. Grand abri sous roche.
V. Peintures rouges très effacées.
VII. GLORY les attribue au Chalcolithique / Bronze I.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. pp.171-172.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. p. 60, 61.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 37-39.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 89-90.

Figuration de la grotte des Crabo n° 1, relevé Ph. HAMEAU ; il y avait une autre figuration, relevée par GLORY et alii, qui a presque complètement disparue.

CARAMI (vallée du)

Le pont romain. Photo vardecouverte.fr

I. CARMES DE BARJOLS

II. Barjols

III. 258,850 – 4826,933 – 310m. 3443 OT Aups

IV. En rive gauche du vallon de Fauvéry se trouve une grande bâtisse dénommée les Carmes. Au pied de son mur ouest, l'entrée d'un souterrain est fermée par une forte grille de fer. Elle donne accès à un complexe troglodytique de chapelles et de cellules, dernier vestige apparent du couvent des Carmes déchaux (ou déchaussés). C'est l'un des sites si caractéristiques marquant la ceinture de tuf du centre Var.

Il s'ouvre au pied d'une petite barre rocheuse de 10m de haut, dominant le vallon de Fauvéry (fouo lou veire), appelé aussi vallon des Carmes. L'abondant ruisseau de Pontévès, qui coule toute l'année, y a creusé des gorges profondes qu'il dévale de cascades en cascades et de bassins en bassins.

Les salles qui composent le site troglodyte se situent dans une cavité naturelle à l'origine et comportant peu de dénivellation, type de cavité courant dans le tuf, avec de nombreux rentrants, ou sinuosités modelées par les concrétions calcaires. Les parois latérales et le plafond ont été retaillés presque partout pour obtenir une forme plus régulière. Cependant, en plusieurs endroits du plafond, montant plus haut que la partie retaillée, de hautes cheminées, ornées de stalactites ou de coulées de calcite, sont là pour rappeler l'origine naturelle des lieux. On remarque qu'à plusieurs endroits, de belles coulées de calcite ont été respectées et forment une ornementation naturelle qui devait compléter les statues placées dans les niches. On peut noter que la plupart des portes de communication, ainsi que les entrées, ont un appareillage soigné en pierres de taille formant une voûte plein-cintre. De rares parties sont maçonnées avec des moellons liés et enduits à la chaux.

La réutilisation du site à des fins industrielles a dégradé la nef de la grande chapelle située à l'entrée. Elle est encombrée de structures en béton et d'un énorme tuyau de fer. Autre dégradation : pour sécuriser la façade qui donnait des signes de fatigue, d'importants étayages en grosses poutres de bois obstruent la porte principale et la vaste ouverture qui la surplombe.

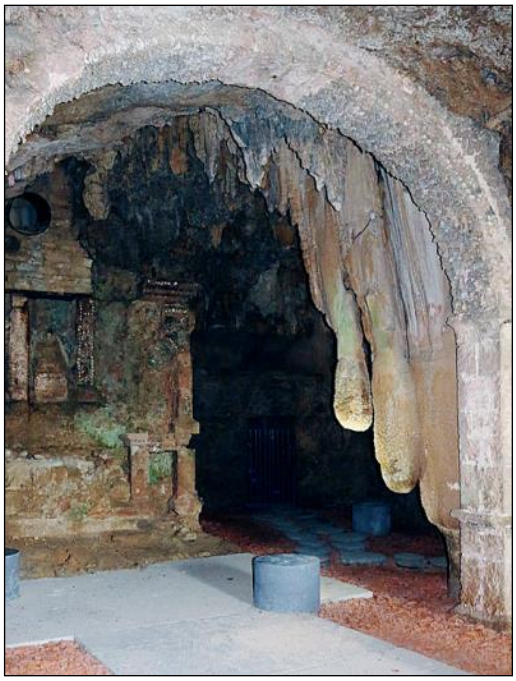
VIII. COURBON, P.

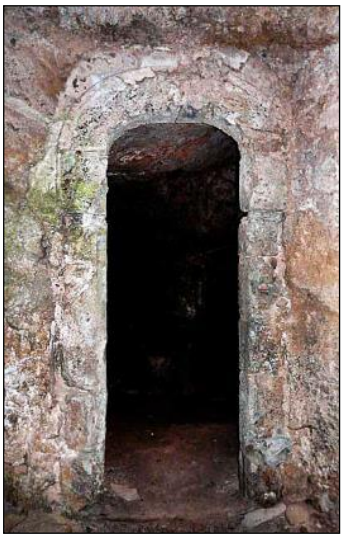
www.chroniques-souterraines.fr

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

Aquarelle XIXème siècle.

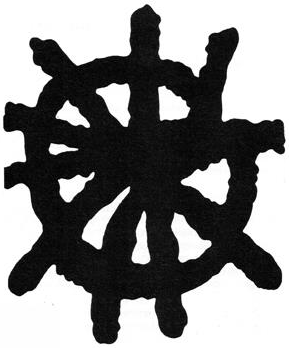
Paysage du tuff *Le petit couloir traverse la barre de tuf pour aboutir à deux petites loggias qui dominent les vasques du vallon de Fauvéry d'une quarantaine de mètres.*





***1-2-**Décoration en coquillages au-dessus de l'autel de la chapelle principale. On en trouve aussi sur l'arceau plein-cintre, entre la nef et le chœur.*
***3-**Les bas-reliefs qui ornent l'une des deux loggias.*

I. **CHARBONNIER** (abri du)
II. Tourves
IV. Petit abri sous roche.
V. Rouelle solaire en rouge brique radiée de dix rayons dépassant le cercle de tous côtés.
VII. Bronze I et II.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. pp.171-172.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. p. 60, 61.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 47-48.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 103-106.

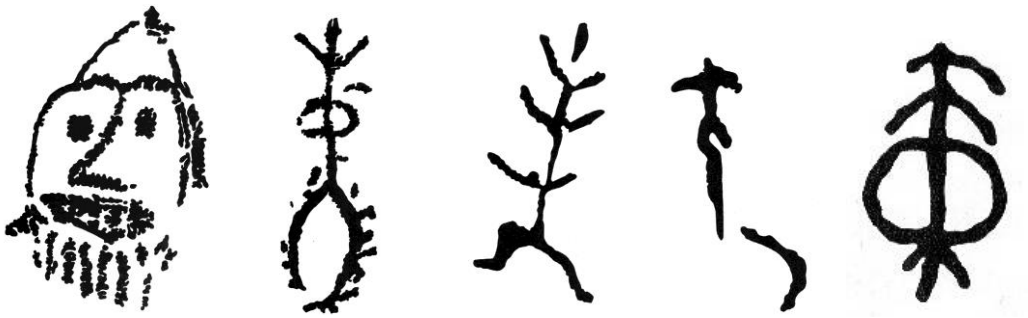


D'après Georgeot. Non retrouvée par Ph. HAMEAU.

I. **CHELO** (grotte)
II. Ollioules
IV. Cavité de 48m de long, à deux orifices opposés.
V. Tête peinte à l'ocre brun ; anthropomorphe (femme ?) peint à la résine noirâtre ; deux autres figurations plus ou moins anthropomorphiques peintes en rouge.
VII. GLORY attribue l'ensemble des figurations au Néolithique / Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 92-97 et 123.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 32-36.

(Photo RANDOJP.FREE.FR.)

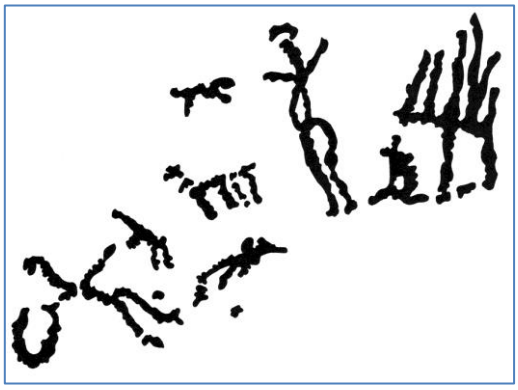
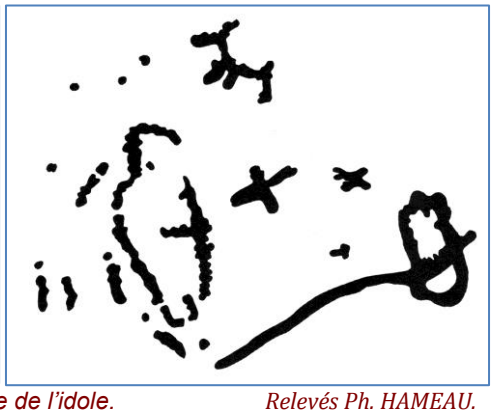
(Photos Philippe HAMEAU.)



Relevés Ph. HAMEAU.
Figuration rouge. Ce relevé (André GLORY ?) ne figure pas dans la publication de Ph. HAMEAU (disparue ?)

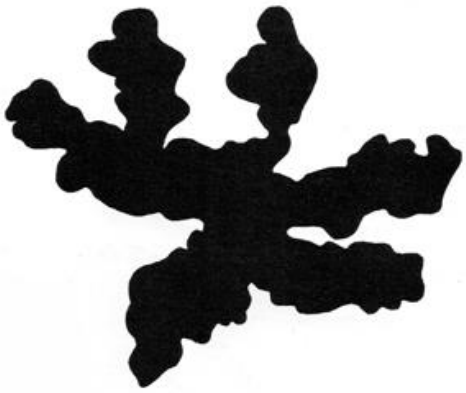
I. **CHEVALIERE** (abri de la)
II. Tourves
IV. Simple pied de falaise protégé par un simple surplomb, à 50m au-dessus du cours du Carami, en rive droite. La zone ornée s'étire sur 12m environ, devant une esplanade de 7 à 8m de large, délimitée par un muret de soutènement bâti à sec.
V. La paroi est ornée de peintures schématiques très endommagées et d'une lecture difficile. Parmi elles, deux ont été réalisées au bâton de colorant (de l'ocre) : un zig-zag horizontal et un vertical associé à une forme circulaire.
VI. Contexte archéologique
VII. Néolithique.
VIII. HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 83-89.
HAMEAU, Ph. (2001) : L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France. L'Anthropologie 105. pp. 565-610.

I. **CHUCHY** (grotte)
II. Tourves
IV. En haut de la falaise dominant la ferme Rimbert s'ouvre à 90m au-dessus du talweg une petite grotte haute de 1,75 m, large de 2,25, se continuant au fond par une étroite fissure. Sur les deux parois de ce diverticule surélevé sont peintes en ocre marron à droite une scène de chasse (A), à gauche une scène cultuelle.
V. Une femme sortant de son habitation lève les bras au ciel pour rabattre un renard en fuite vers son mari armé d'une fronde. Le chasseur suivi de deux chiens a déjà abattu un premier renard qui gît à terre, la tête renversée, les pattes étalées (A).
En face (B), une idole dolménique dont le visage ne possède que deux yeux est accompagné à gauche de cinq bâtonnets verticaux coiffés d'un point (hommes stylisés ?) et à droite de quatre croix, symboles de quatre stylisations féminines comme l'a proposé l'abbé Breuil. Quatre points et un signe soléiforme dominent l'ensemble tandis que, à la base, une ligne ondulée coupe une figure tronconique.
A 0,35m de la scène de l'idole est enfin tracée une main stylisée semblable à celles du curieux personnage de la Penon de la Graja (Espagne). D'après GLORY et allii.
VII. Datations avancées par les auteurs
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. pp.169-170.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 39-49.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 45-47.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 100-103.

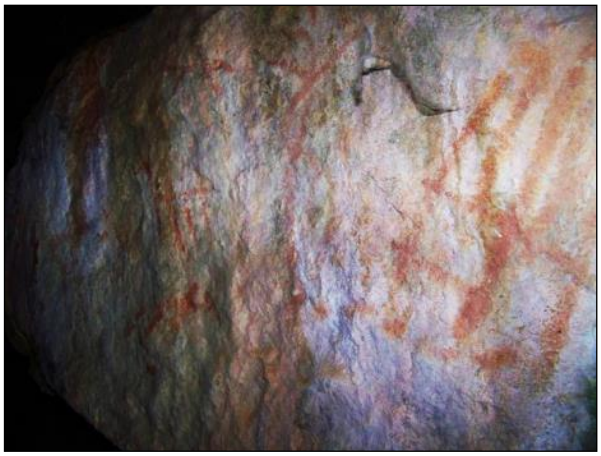



Chasse au renard. *Scène de l'idole.* *Relevés Ph. HAMEAU.*

Femme aux bras levés (détail). (Photo sur le net.) *(Photos Martine MOURNARD) pour NATURE, PASSIONS (blog)*



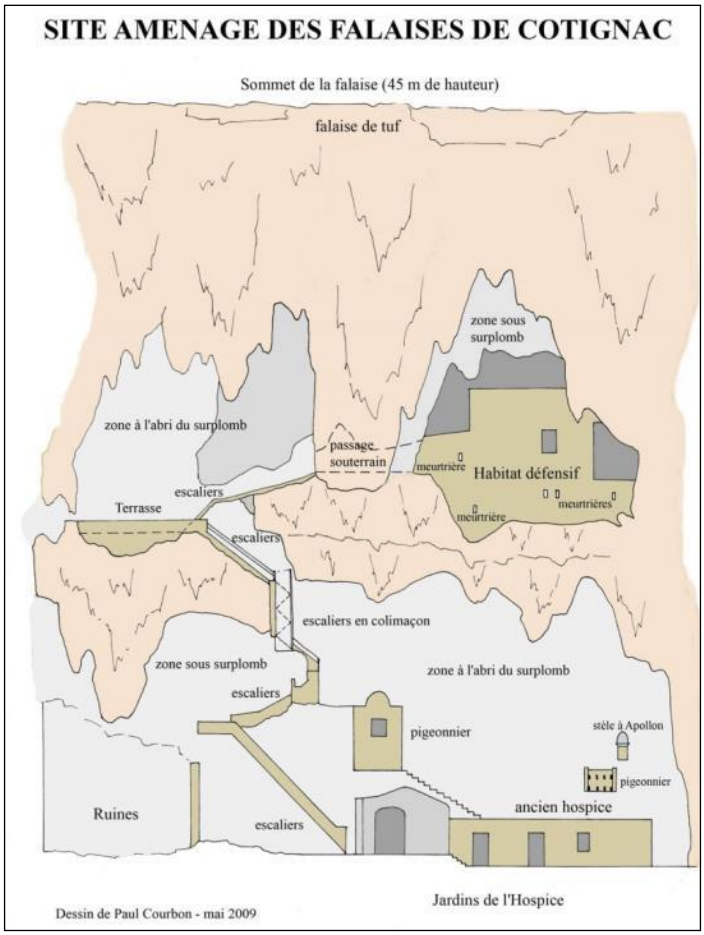
Relevé Ph. HAMEAU



(Photos Françoise Thurel.)

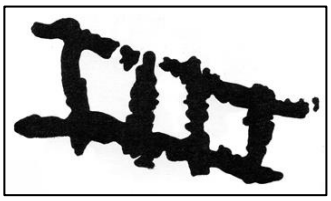
Photos Martine MOURNARD pour NATURE, PASSIONS (blog)

I. **COTIGNAC** (village troglodytique de)
II. Cotignac
III. 269,540 — 4823,550 — 280m 3444 OT Brignoles
IV. Il y a au-dessus du village une falaise faite d'une longue barre de tuf (80m de haut, 400m de long) aux multiples grottes remplies d'énormes stalactites ; il y a aussi un aven nommé la Salle des Merveilles de 50m de profondeur et plus de 200m de couloirs, une très grande salle aux concrétions d'un blanc éclatant. Plus loin se trouve le Gouffre des Trompines, où se précipite l'eau de la source Saint-Martin. Nombreuses habitations troglodytiques à flanc de falaise.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

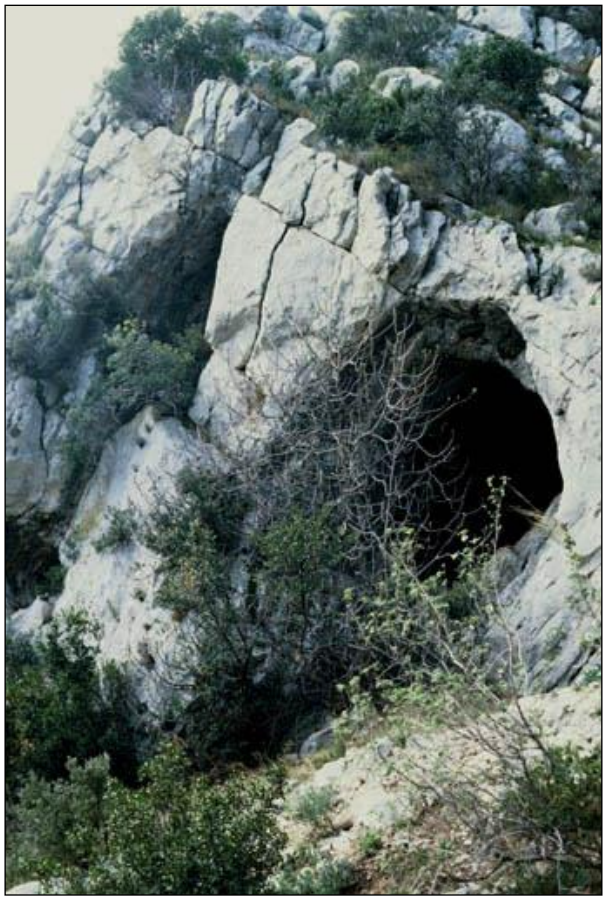


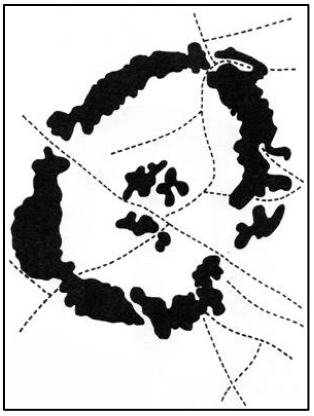
Le site aménagé de la falaise. En bas, au pied de la falaise, l'ancien hospice créé par la communauté des habitants de Cotignac en 1313. En bas encore, une maison en ruines, des pigeonniers facilement accessibles, la stèle du narcissique Gourdon qui utilise Apollon pour passer à la postérité ! Le site défensif est placé en milieu de falaise dans un lieu peu accessible. Sur cette coupe, les zones à l'abri des surplombs rocheux ont été grisées.

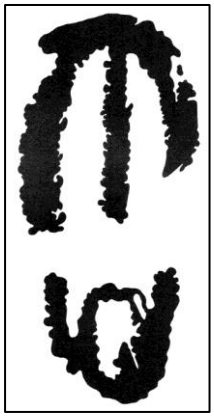
I. **DALGER** (grotte n° 1)
II. Ollioules
III. 885,3 – 3100,4 - 110m.
IV. Petite grotte.
V. Les figurations sont à 18m de l'entrée principale, dans le couloir terminal. Peintures à l'ocre marron ou rougeâtre et en noir, en plusieurs panneaux, dont des anthropomorphes.
VII. GLORY attribue ces figurations à une période allant de la fin du Néolithique au Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 65-70.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 20-24.



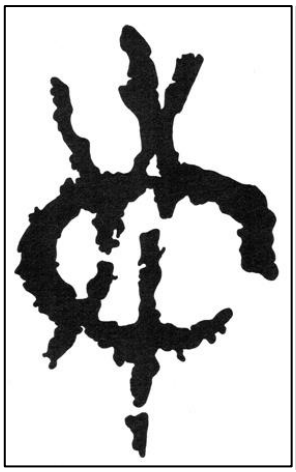
Relevés Ph. HAMEAU.

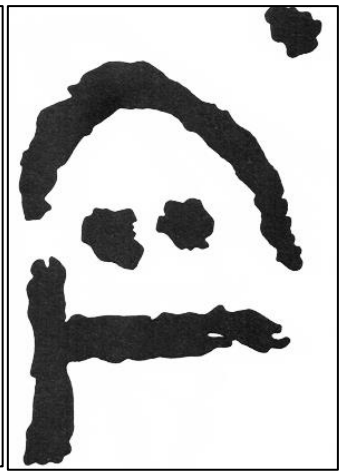


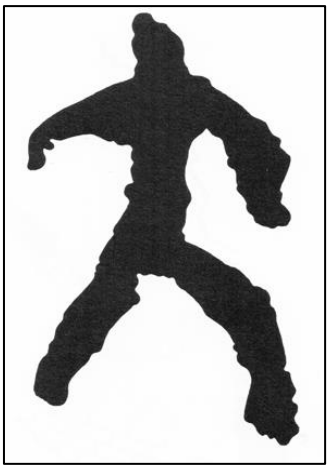


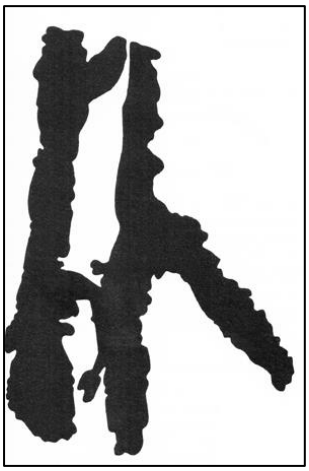


Photos Gérard Sauzade. SRA. *D'après GERARD, 1946-47.*

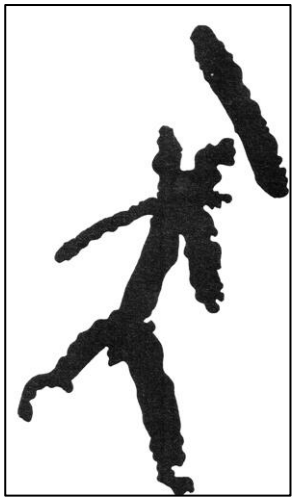


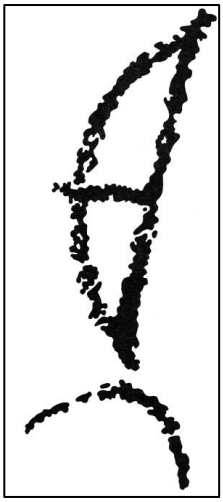






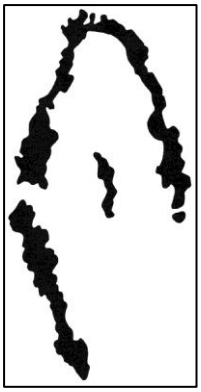
Paroi de droite. Relevés Ph. HAMEAU.





Relevés Ph. HAMEAU.

I. **DEUX AMIS** (trou des)
II. Tourves
IV. Petit abri sous roche, près du Trou Nicole.
V. Deux variantes stylisées de l'idole en ocre marron en fer à cheval.
VII. GLORY attribue ces figurations au Chalcolithique / Bronze I.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. p. 171.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 59-60.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 39-40.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 91-92.



1-Le trou des deux amis est la cavité de droite, tandis que le trou Nicole est la cavité de gauche. Photo http://saintmaximin2008.fr/PAGESWEB/HISTOIRE/AUTRESCOMMUNES/tourves/archeologie/grotte/troudeuxamis.html
2-Relevé Ph. HAMEAU. Une partie a disparu par rapport au relevé GLORY et allii.

I. **DUMAS** (grotte)
II. Ollioules
III. 885,453 – 3100,845 – 140m.
IV. 2 m de haut sur 2,50 de large pour une longueur de 2m.
V. Peinture ocre jaune anthropomorphisée ; traces de peinture grise.
VII. GLORY attribue cette figuration à la fin du Néolithique / Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 71-75.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 30-32.

Relevé PH. HAMEAU.

I. **EGLISE** (grotte de l')
II. Baudinard-sur-Verdon
III. 905,41 – 166,62 – 440m.
IV. Dans les gorges du Verdon. Réseau de galeries étagées.
V. Dans le réseau supérieur, sur les voûtes et les parois de galeries reculées, d'accès difficile, peintures schématiques rouge-brun : grandes étoiles dont la taille varie de 0,20m à 0,90m, à 8 ou 16 branches. Petit personnage cornu revêtu d'un tablier (?), les bras tendus. Signes arciformes et cruciformes. Dans le réseau moyen, quadrillages.

VI. Sous le porche et dans les galeries proches de la lumière : vestiges du Néolithique, du Bronze et du Fer. Dans le sol, en regard des peintures, fosses ayant livré de nombreux charbons de bois, quelques poinçons en os, de rares lamelles en sikex blond et une abondante céramique que COURTIN attribue à un Chalcolithique de tradition Chasséenne. En surface, dans d'autres galeries, mobilier du Bronze moyen.
VIII. COURTIN, J. (1959) : Les peintures schématiques de la grotte de l'Église (Var). Revue Et. Ligures. 25e année. N° 3-4. pp. 186-195.
COURTIN, J. (1960) : Nouvelles peintures de l'Age du Métal en Provence. Cah. Lig. Préhist. Archéol. Tome 9. pp. 226-229.
COURTIN, J. (1967) : La grotte de l'Eglise à Baudinard (Var). Gallia Préhistoire. Vol. 10, n° 10-2. pp. 282-300.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 56-58.

Photo site officiel de Baudrinard.

Le Verdon a creusé dans les parois calcaires les neuf grottes de Baudinard ont fait en 1946, dans le Bulletin de la

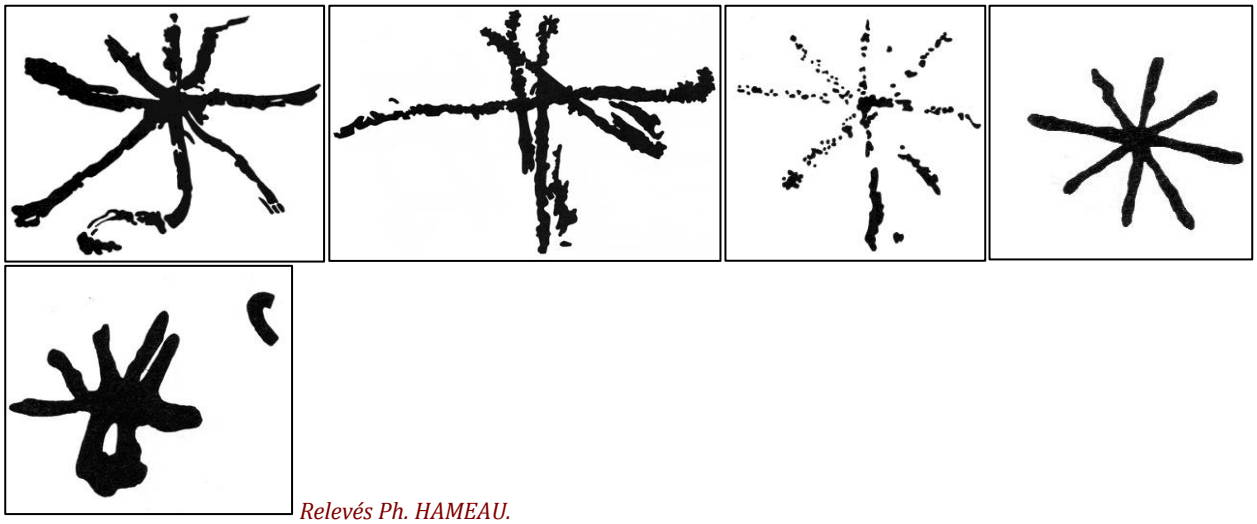
Société Préhistorique Française (vol 43, n°3-4) l'objet d'une communication de MM. Lambert et Strecchi. Ils font allusion à ce propos au dieu préhistorique Mantus, objet d'une autre de leurs publications dans la même revue en 1942. Ils numérotèrent ces grottes et ils estiment que la grotte n°8 a révélé un caractère cultuel qui les conduit à lui conserver le nom de *grotte de l'église* que lui donnait une tradition orale qu'ils ont recueillie (1). Cette grotte se développe sur plus de 600 mètres (1400m selon d'autres sources) ; elle couvre plusieurs étages ; elle offre l'étrange particularité d'être ornée d'étoiles.

C'est à partir de 1958 qu'une équipe de préhistoriens du CNRS entreprit des fouilles méthodiques dans plusieurs de ces cavités dont l'Église, la grotte Murée, l'Abri du Capitaine, la grotte C, ... Les fouilles, dirigées pendant 12 ans par Jean Courtin pour le néolithique et l'âge du bronze, Charles Lagrand pour l'âge du fer, et Henri De Lumley pour le paléolithique, ont permis d'exhumer de nombreux objets qui sont actuellement exposés au Musée de la préhistoire de Quinson.

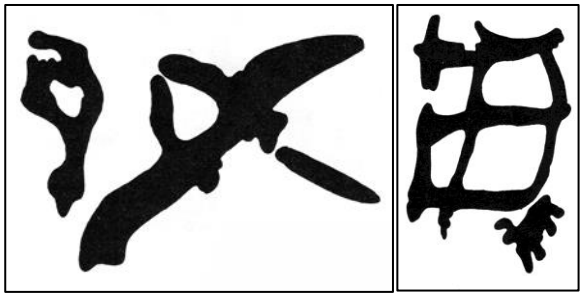
(1). Elle s'appelait l'Église parce que des gens de Baudinard racontaient que pendant la Révolution, il y avait un prêtre réfractaire qui y célébrait la messe. Des lambeaux de vêtement liturgique avec des broderies en argent y ont été retrouvés dans une faille de rocher, ce qui a confirmé les dires des villageois !

(Photo Ph. HAMEAU.)

Photos : pour les trois dernières, Gérard SAUZADE, SRA(2005).

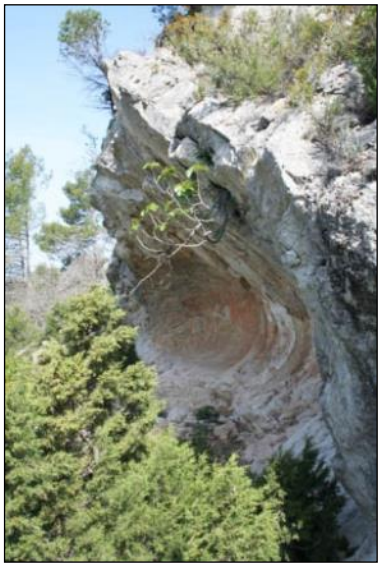
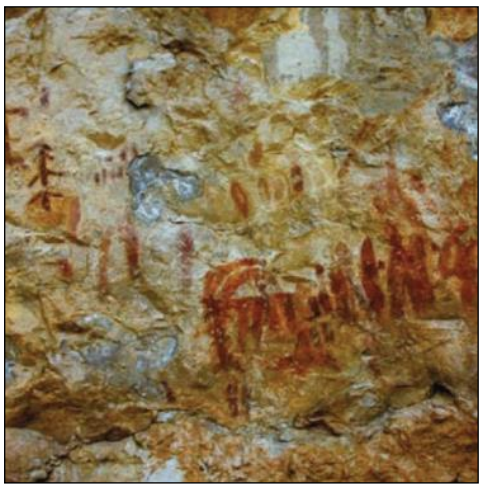
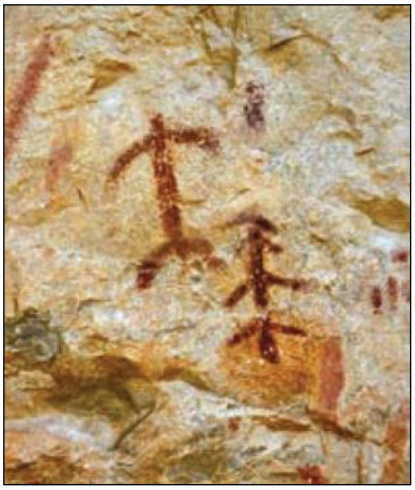


Relevés Ph. HAMEAU.

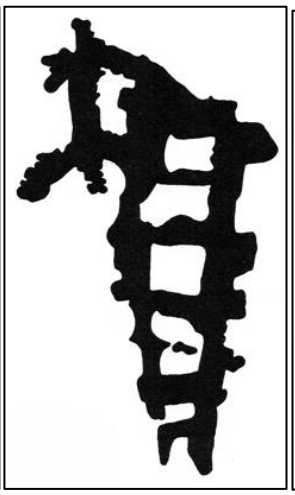


D'après D'ANNA, qui reprend des photos de J. COURTIN.

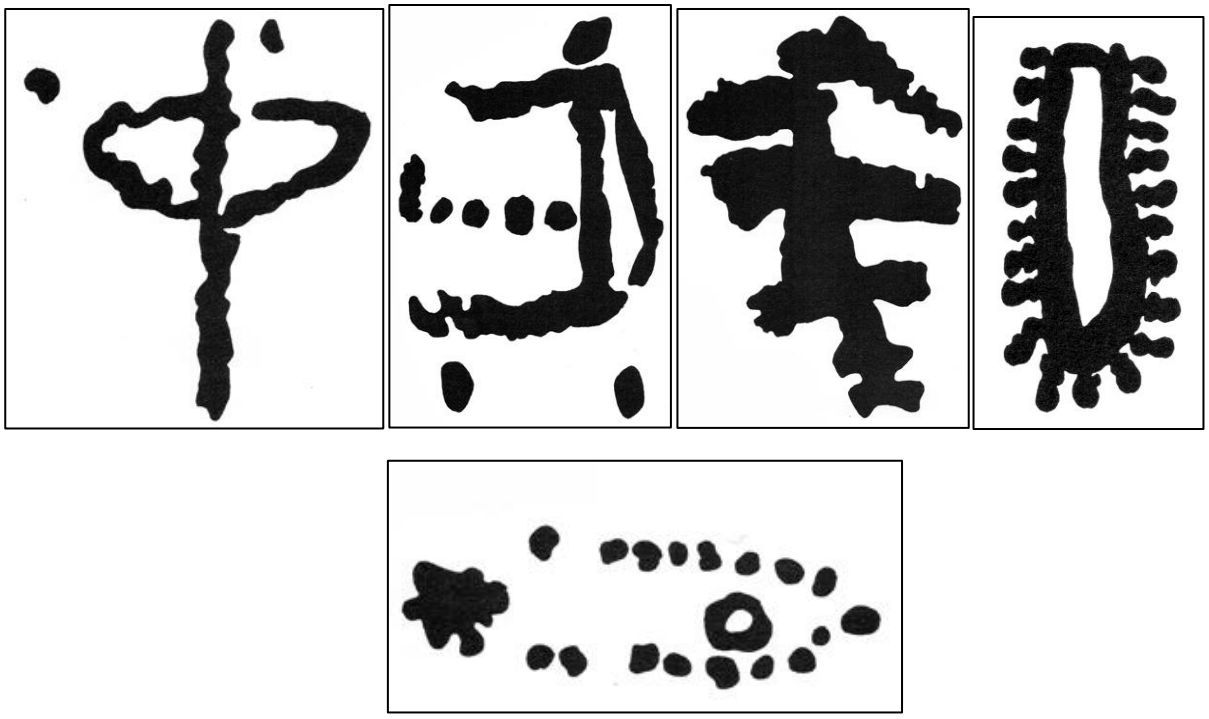
I. **EISSARTENES** (abri A et B des)
II. Le Val
V. Peintures schématiques très endommagées. À l'origine, l'ensemble des peintures constituait un panneau continu de 15m de long ; aujourd'hui, la suite des peintures conservées se restreint à un panneau de 8m environ.
VII. Néolithique
VIII. HAMEAU, Ph. (1996) : L'abri "A" des Eissartènes (Le Val, Var) : perception de la fréquentation d'un site orné - Bulletin Archéologique de Provence, t.25, pp.3-12.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 48-55.
HAMEAU, Ph. (2001) : L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France. L'Anthropologie 105. pp. 565-610.

Abri A.

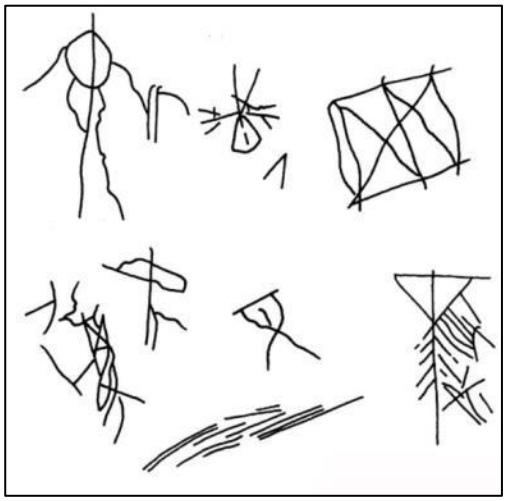


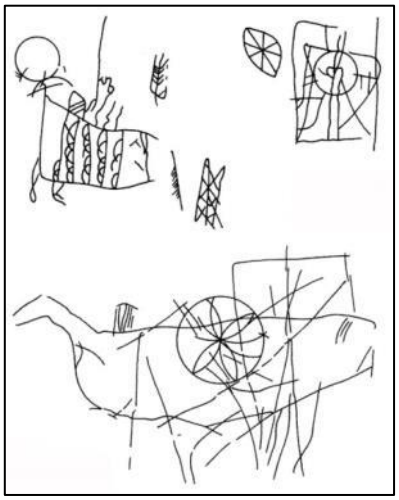
Abri A.



Quelques figures de l'abri A, relevés Ph. HAMEAU.

L'abri B est situé dans la falaise des Eissartènes, sous un faible surplomb qui détermine une profondeur réduite. L'effondrement de blocs supérieurs a favorisé l'accumulation stratifiée des sédiments, agrandissant ainsi légèrement la surface utilisable du lieu. Le site, replacé dans son contexte archéologique, est utilisé à plusieurs reprises depuis le Bronze Final II jusqu'au tout début de l'époque impériale romaine. Les études sur le mobilier, mais également sédimentologiques et ostéologiques, permettent de préciser la nature des occupations ainsi que les périodes d'abandon : campement et sépulture secondaire au Bronze final, activités pastorales et artisanales avec campement temporaire (bergers et chasseurs) à l'extrême fin de l'âge du Bronze et au début de l'âge du Fer, activités pastorales organisées en espace clos et ouvert (caprins et ovins) au Ier siècle av. JC. Cette ultime bergerie sera détruite par l'affaissement brutal d'une strate rocheuse, ce qui déterminera la mort de treize bêtes. Après cet événement, l'abri sera orné de gravures schématiques linéaires.





***1**-Personnages masculins et féminins de l'abri B des Eissartènes.*
***2**-Les guerriers avec ou sans monture de l'abri B des Eissartènes. On notera que les cercles ont été faits au compas.*

I. **FAUX-MONNAYEURS** (grotte des) ou baume Argentine
II. Aiguines
III. 289,945 — 4844,475 — 730m environ 3442 OT G. du Verdon
IV. Elle se trouve en rive gauche du canyon de l'Artuby, environ une vingtaine de mètres au-dessus du fond du canyon. On y accède pas une descente abrupte, dans un couloir boisé entaillant la falaise, sous et non loin de l'ancienne bergerie de Sardon, tombée en ruines après son incorporation au camp militaire de Canjuers en 1970. Il faut descendre une dénivellation d'environ cent mètres dans le couloir, en restant sur la gauche. Une corde de 30 mètres est recommandée pour équiper la fin de la descente qui aboutit sur une vire qu'il faut suivre en direction de l'aval du canyon (N.O.). Au bout d'une vingtaine mètres, on arrive sous la grotte, non visible si on n'y prête pas attention. Là une escalade de 6 à 7m est nécessaire pour atteindre le vaste porche, large de 23m et haut de 7,6m.

Cette cavité est caractérisée par sa difficulté d'accès. D'une part, non visible elle est très difficile à découvrir sans renseignements très précis ; d'autre part, les difficultés de la descente du long couloir en falaise ne la rendent pas accessible à tout le monde. Pourtant, c'est une grande grotte : son porche donne accès à une vaste galerie de 47m de long, qui, tout au long de son parcours, garde de belles proportions. La belle voûte rocheuse, très régulière surprend pour la région. Quant au sol, régulier, il est constitué d'un mélange de terre et de gravier, sans doute témoin du niveau de l'Artuby, lorsque les gorges n'étaient pas aussi profondes qu'aujourd'hui.

De prétendus fours. Aucun aménagement n'est visible dans la salle. Seuls subsistent encore au sol quatre trous de 1 m de profondeur, 0,50m de diamètre et qui s'évasent pour atteindre jusqu'à 1,20m de diamètre au fond. Ils ont été assimilés à des fours, mais cela reste à prouver et mériterait une fouille par des archéologues. En effet, le fond recouvert de terre éboulée ne laisse apparaître aucune trace de charbon ou de corps étrangers. Les parois de ces excavations sont constituées de la terre et du gravier dans lesquels elles sont creusées ; aucun revêtement n'y est visible. On se demande d'ailleurs comment devait se faire la combustion, car un four doit être obligatoirement alimenté par une entrée d'air basse, ce qui n'est pas le cas ici. Il est vraisemblable qu'un feu allumé au fond de ces excavations aurait tôt fait de s'étouffer. Quatre autres dépressions correspondent à d'autres « fours » qui ont été comblés. Aucune trace de fumée n'apparaît au plafond. S'il y a eu des feux, cette absence pourrait s'expliquer par l'ampleur des lieux. Mais nous verrons qu'une autre utilisation que celle de fours pourrait être envisagée.

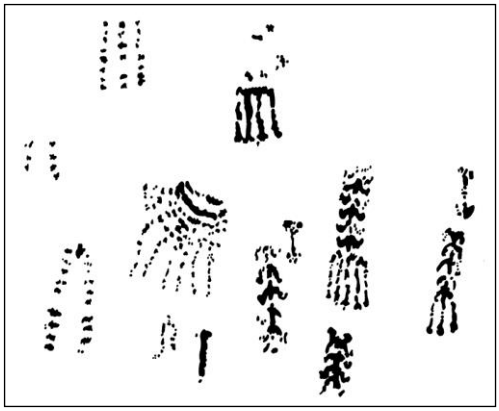
***1-**Les belles proportions et la belle voûte de la baume des Faux-Monnayeurs.*
***2-**Les curieux creusements, dans le sol même de la galerie, ont été assimilés à des fours.*

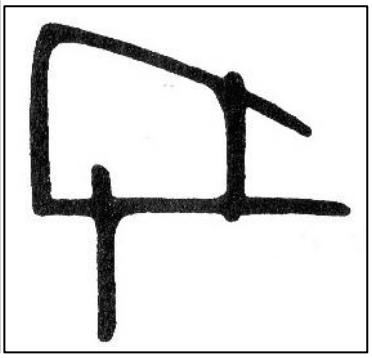
D'après Henseling, la grotte servit au début du XIXème siècle d'atelier et de refuge à des faux monnayeurs. Mais l'auteur ne cite ni ses sources, ni aucune référence. Bien qu'elles fassent état de nombreuses condamnations en Assises, concernant la fabrication de fausse monnaie dans d'autres communes du département, les archives départementales du Var sont muettes concernant les faux-monnayeurs d'Aiguines.

Les premiers explorateurs, influencés par une légende ou des croyances populaires, ont assimilé les trous à des fours, sans en discuter la vraisemblance. Déjà, on peut s'étonner de leur nombre : huit. Si c'étaient réellement des fours, il devait y avoir là une sacrée fabrique de fausse monnaie ! Un ou deux fours aurait été un chiffre plus raisonnable. D'après les discussions que j'ai eues avec Lucas Martin, de l'INRAP, il serait plus raisonnable d'assimiler ces trous à des silos à grain. Dans cette zone très isolée et à l'écart des villages, on peut penser que les habitants de la Bastide de Sardon, située juste au-dessus, aient cherché à protéger une partie de leur récolte durant les périodes d'insécurité. Des sacs de grain auraient alors été descendus de la Bastide pour être entreposés dans les silos fermés d'un solide couvercle.
Hors les silos, aucun aménagement n'étant visible, on peut penser que la cavité n'a fait l'objet que de passages très courts. On ne devait pas s'y attarder. Si des faux-monnayeurs étaient effectivement passés dans la grotte au début du XIXème siècle, elle leur aurait seulement servi de refuge temporaire, mais non d'atelier.
Le couloir malaisé qu'il faut descendre, puis l'escalade délicate de 7m ensuite nécessaire pour accéder à la cavité étaient de gros obstacles, constituant à eux seuls une efficace défense naturelle. Cela nous permet de classer cette cavité dans les refuges de défense passive, même si aucun mur n'en barre l'orifice. On peut penser que les vingt-cinq derniers mètres de la descente dans le couloir avaient été équipés d'une corde, sécurisant la descente et la remontée, de bonnes prises de pied existant. Une échelle escamotable pouvait équiper l'escalade vers la grotte pour y monter le grain. Seule une fouille par des archéologues permettrait de lever certains points d'interrogation soulevés lors des visites de cette cavité.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **GEORGEOT** (abri du mamelon)
IV. Mamelon en grès isolé dans le talweg, long de 38m, large de 28 et haut de 12. Quelques abris sur ses flancs.
V. Abri n° 1 : gravure, puis ensemble de 10 figures peintes à l'ocre rouge, très endommagées (A) ; abri n°2 : également 5 signes très endommagés, peints à l'ocre rouge (B).
VII. GLORY attribue ces figurations au Néolithique final / Bronze.
VIII. ACOVITSIOTI-HAMEAU, A. HAMEAU, Ph. (1990) : L'abri gravé des Eissartènes (Le Val, Var), son occupation et

ses gravures. Documents d'Archéologie Méridionale, n° 13, pp. 185-206.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 97-104, 123.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 15-18.





***1**-A. Abri n° 1. D'après les documents Georgeot.*
***2**-Même localisation. D'après André GLORY.*
***3**-Figures n° 3 et 4 de l'abri Georgeot n° 1. D'après les documents Georgeot.*

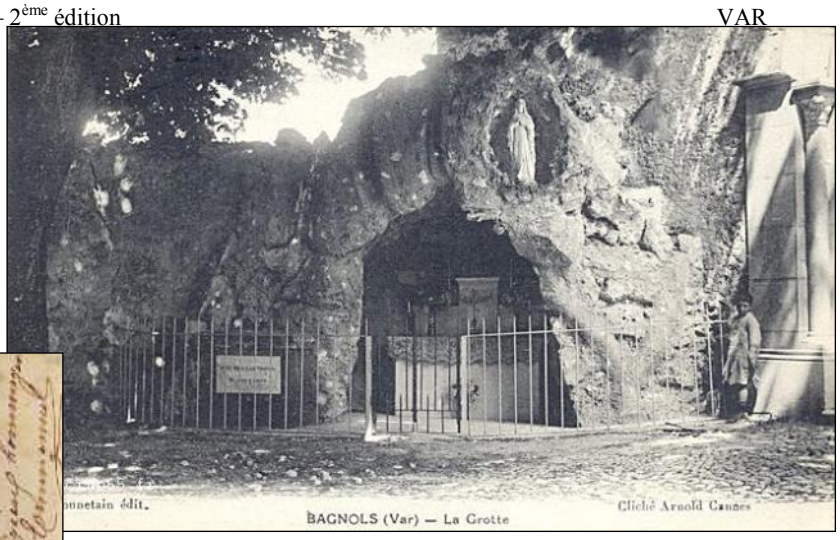
B. Abri n° 2. D'après les documents Georgeot.

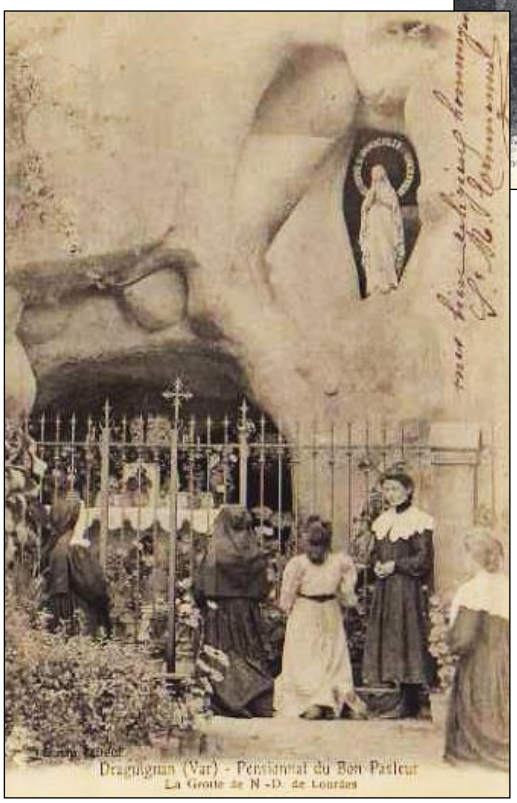
I. **HILLAIRE** (abri)
II. Tourves
IV. À 200m de la grotte Chuchy, à 80m au-dessus du talweg. Petit abri prolongé d'une fissure.
V. Trois figures au seuil d'une étroite fissure située au fond d'une petite grotte : figure anthropomorphique formée d'un axe perforant un cercle coupé de deux traits horizontaux et coiffé d'un demi-disque ; une figure semblable avec tête, deux bras, deux jambes en biais, marquée du sexe viril ; une croix de Saint-André barrée à la base. Ocre rouge très foncé.
VI. Contexte archéologique
VII. Datations avancées par les auteurs
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. p. 169.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 49-51.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 44-45.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. p. 100.

D'après GLORY et alii ; les constatations de Ph. HAMEAU montrent des parties non vues par l'abbé GLORY et des parties effacées.

I. **LOURDES** Bagnols (grotte de)
II. Bagnols
IV. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

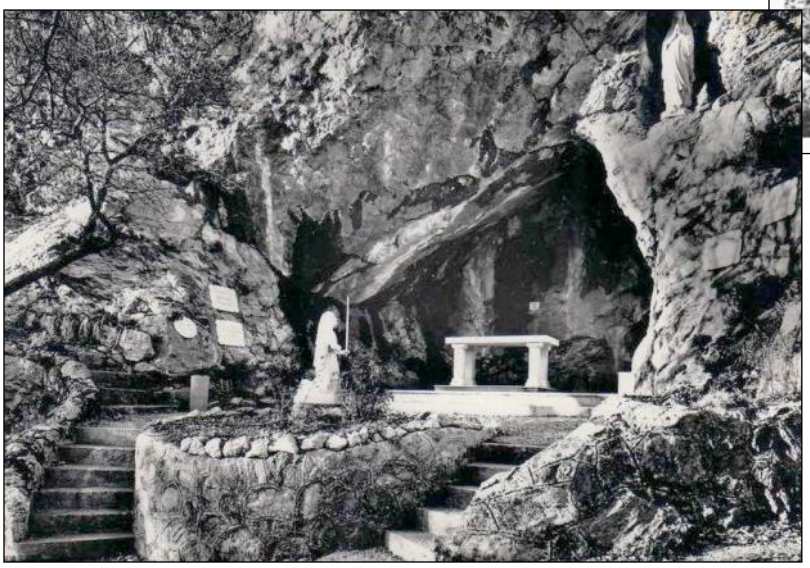
Photo C. CATHELAIN.





I. **LOURDES** Draguignan (grotte de)
II. Draguignan
IV. Pensionnat du Bon Pasteur. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

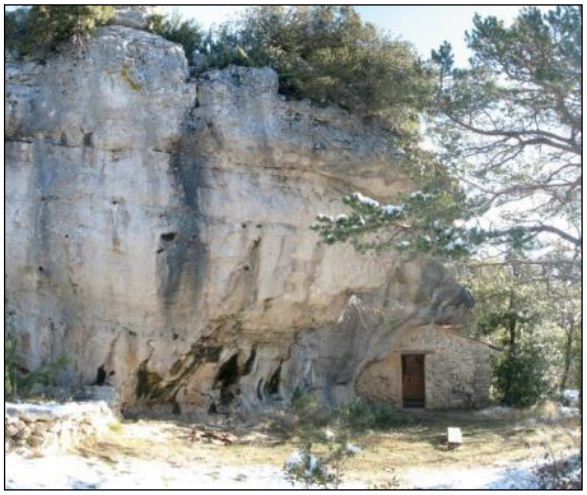
I. **LOURDES** La Crau (grotte de)
II. La Crau
IV. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

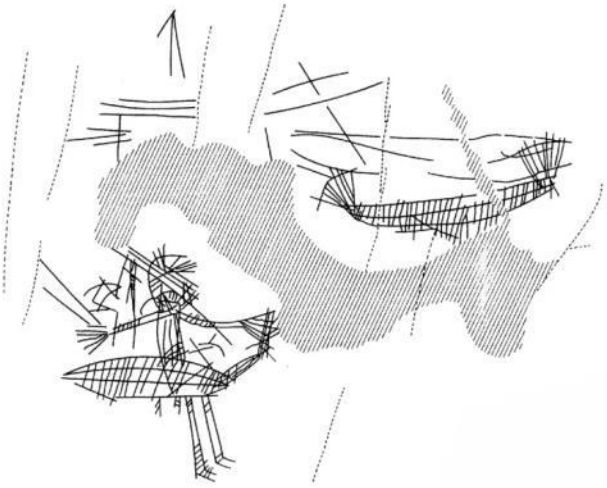


I. **LOURDES** Plan-d'Aups (grotte de)
II. Plan-d'Aups
IV. Couvent de Béthanie. Réplique de Notre-Dame de Lourdes

I. **MAIGRES** (Bergerie des)
II. Signes
IV. Cette bergerie a été construite contre l'un des chicots dolomitiques qui couronnent le Baou Serein dans le massif d'Agnis. La paroi méridionale du rocher, formant auvent, porte encore de nombreuses peintures et gravures que l'utilisation pastorale du site n'a pas complètement endommagées.
V. Les peintures qui ont été conservées occupent un renfoncement de la paroi, au-dessus d'un joint de strate qui suinte épisodiquement.
VI. Une fouille au pied de la zone peinte a restitué un mobilier préhistorique abondant, céramique, industrie lithique et osseuse, faune, etc. dont l'essentiel est attribuable au Néolithique final avec quelques témoins campaniformes. Les périodes historiques sont représentées : céramique commune gallo-romaine, céramique de l'Antiquité tardive, mobilier du XVIème siècle à nos jours.
VII. Datations avancées par les auteurs
VIII. HAMEAU, Ph. (2001) : L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France. L'Anthropologie 105. pp. 565-610.

Il y a plus de 4.000 ans, les premiers éleveurs-agriculteurs du Var se sont installés sous un abri, aujourd'hui une bergerie abandonnée, et y ont peint des figures humaines et géométriques. Ces témoignages exceptionnellement rares de leur passage ont été récemment découverts, restaurés et étudiés par l' ASER.
Un peu d'histoire : la bergerie a été construite sur le flanc d'un rocher dolomitique à la limite des communes de Signes et de Mazaugues. Il s'agit d'un ensemble de bâtiments à vocation agricole et pastorale : un cabanon à deux niveaux et une bergerie à piliers centraux de l'époque moderne. Les parois du rocher à l'intérieur de la bergerie portent encore de nombreuses peintures de la fin du Néolithique (fin du IIIème millénaire avant notre ère) avec personnages et animaux, ainsi que des gravures médiévales (personnages masculins à mains palmées, divers signes).Il n'y a pas vraiment de scènes. Certaines gravures ont été dupliquées jusqu'à l'époque moderne, une particularité que l'on retrouve dans d'autres sites ornés.
Même si aucun vestige ne permet de supposer l'existence d'une bergerie au Néolithique, le site a donc été occupé de tout temps pour ses particularités physiques : son exposition au sud et son humidité, aussi utiles aux peintres de le Préhistoire (raisons symboliques) qu'aux bergers de l'époque moderne. Différents vestiges de l'occupation du site ont été découverts : céramique, industrie lithique et osseuse, faune,...
Aujourd'hui, le site est fermé pour mieux le protéger. Des chantiers de restauration ont été entrepris pour consolider le bâti et nettoyer les parois et les recherches sur place continuent.

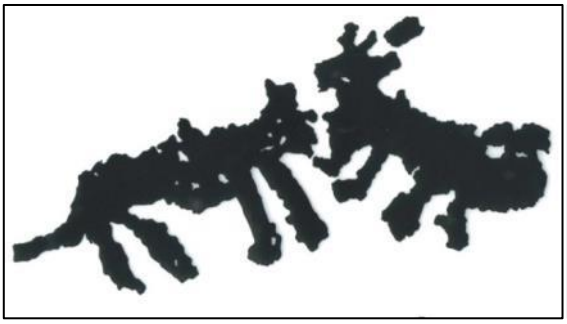




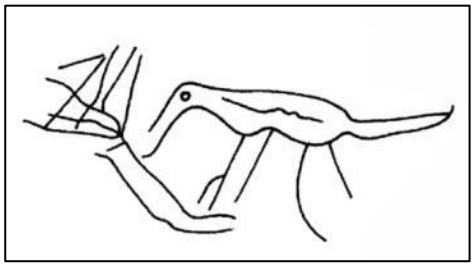
Relevé des figures représentant le thème de l'homme à la palmette.

Grand personnage peint associé à des signes gravés linéaires

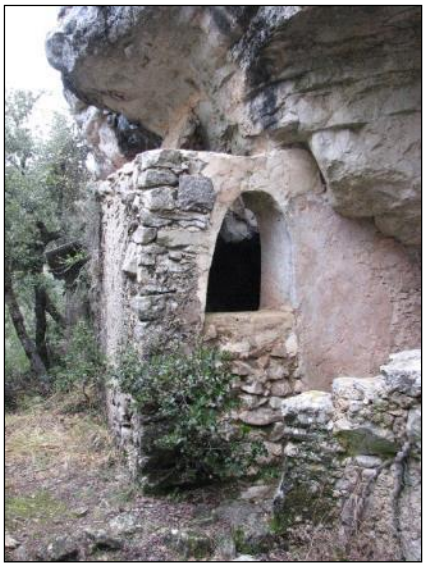
Personnage masculin aux extrémités des membres digités.



Animaux affrontés et, ci-contre, cervidé à gauche et signe élaphomorphe.



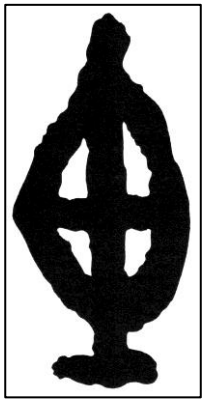
Animal en gravure linéaire.



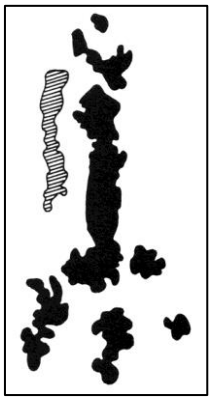
La citerne.

I. **MARSEILLAISE** (abri n° 2 de la)
II. Signes
IV. Auvent bas et allongé, ouvert au SE sur la pente qui domine la double bergerie troglodytique de la Marseillaise (abri n° 1).
V. Points isolés peints au plafond de l'abri. A l'autre extrémité, plusieurs fines gravures : soléiforme et zig-zag vertical.
VIII. HAMEAU, Ph. (2001) : L'art schématique linéaire dans le Sud-Est de la France. L'Anthropologie 105. pp. 565-610.

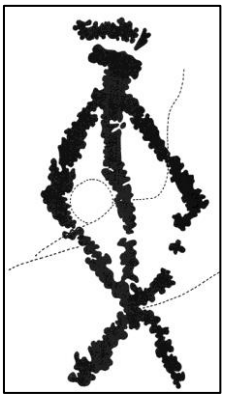
I **MONIER** (grotte) ou grotte du Portique.
II. Evenos
III. 885,400 – 3101,150 – 98m. TOULON n° 3346 Ouest. 1/25000e.
IV. Petit tunnel à deux entrées, orienté Nord-Sud, ayant 3m de haut, 1,9m de large et 13m de long. À son extrémité Nord, après la sortie du tunnel, on peut voir une belle arche calcaire qui s'ouvre sur le Destel.
V. Figures anthropomorphes à gauche en entrant, une ligne en ocre rouge ainsi qu'un signe ovalaire refermant une croix.
VI. Primitivement, la grotte fut fermée par un mur de pierres sèches et servit d'ossuaire du Chalcolithique à l'âge de Bronze moyen. Fouillée de 1943 à 1944, on y découvrit les restes d'une trentaine d'individus.
VII. GLORY attribue ces figurations au Néolithique final / Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 77-92.
HAMEAU, Ph. (1998) : La plaquette gravée de la grotte Monier (Evenos, Var). Annales de la Soc. Sciences Nat. Et Archéol. De Toulon et du Var. vol. 50, n° 4. pp. 225-232.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 27-30.



D'après GLORY et alii, 1948.



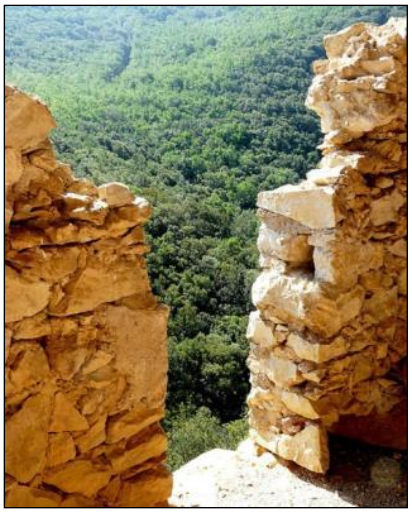
Relevé Ph. HAMEAU.



Relevé Ph. HAMEAU.

I. **MONS** (grottes murées de)
II. Mons
III. Grotte murée du vallon du Fil 314,565 — 4838,795 — 605m environ 3543 ET Grasse
Grotte des Pestiférés 316,435 — 4836,035 — 490m environ 3543 ET Grasse
IV. La commune Mons, dans l'Est varois, s'étend dans une zone karstique très riche en cavernes, dont plusieurs ont eu une occupation préhistorique. Parmi toutes ces cavités, deux ont été murées à des époques anciennes.

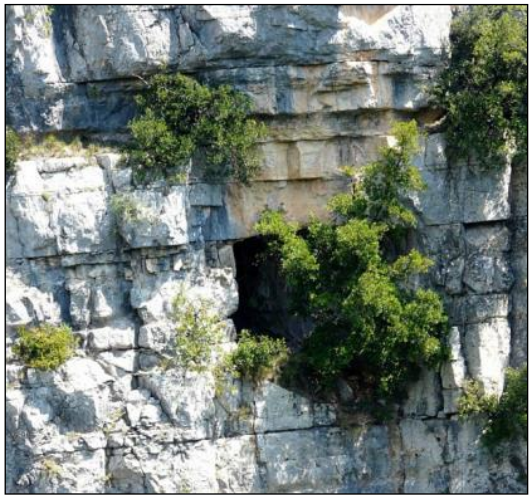
La **grotte murée du Vallon du Fil** s'ouvre en milieu d'une barre rocheuse haute de 30m, en rive gauche du vallon du Fil. Du fait de la végétation, on ne l'aperçoit que lorsqu'on arrive au pied de la falaise. Là, une escalade de 15m est nécessaire, avec deux courts pas délicats. On arrive au vaste porche de la grotte, large de 9m et haut de 6, barré entièrement par un mur. Du fait des éboulements qui l'ont affecté, sa hauteur varie entre 0,20 et 2,30 m. Son épaisseur, varie de 0,50m à la base à 0,40m au point le plus haut. Vu le délabrement de son sommet, on ne peut dire quelle était la hauteur du mur à l'origine. La maçonnerie est soignée, bâtie avec des pierres locales jointes au mortier. Une porte dont le linteau a disparu s'ouvre au milieu du mur. Deux trous sur ses montants montrent qu'elle était fermée par un épar. Cette cavité correspond à la classification de défense passive de D. Allemand.



***1**-Ce qui reste du mur barrant l'entrée de la grotte. On n'y distingue aucune meurtrière.*
***2**-La porte d'entrée. Était-elle desservie par des échelles ? De part et d'autre, un trou pour placer un épar.*

La salle dans le porche a une superficie de plus de 50m^2 et présentait un espace de vie confortable, mais aucun aménagement n'y est visible. Seules d'importantes traces noires laissées par la fumée au plafond montrent qu'elle a été occupée durant une période assez longue. L'appareillage des pierres jointes au mortier permet de situer la construction du mur, au plus tôt, au XVIIème siècle.

La **grotte des Pestiférés** s'ouvre en pleine falaise, en rive gauche de la Siagnole. Le nom Baume des Échelles a aussi été donné à la cavité.
L'orifice rectangulaire de la cavité s'ouvre entre deux strates et mesure 8m de large pour 5m de haut. Un vestige de mur de pierres assemblées à la terre le barre sur toute sa largeur. Du fait du peu de solidité de cet assemblage, le mur n'a pas résisté aux méfaits du temps et a presqu'entièrement basculé dans le vide. Sa hauteur maximale n'atteint pas 0,50m et on ne distingue aucun passage de porte et, évidemment, aucun vestige de fenêtre, ou d'ouvertures hautes. La galerie qui fait suite à l'orifice a une vingtaine de mètres de long et ses parois sont le témoin des différentes phases d'érosion qui l'ont affectée. Si la partie basse a une largeur régulière de 4m, la partie haute forme un méandre caractéristique. Au fond de la galerie, un conglomérat, témoin d'un remplissage ancien, subsiste encore contre la paroi.

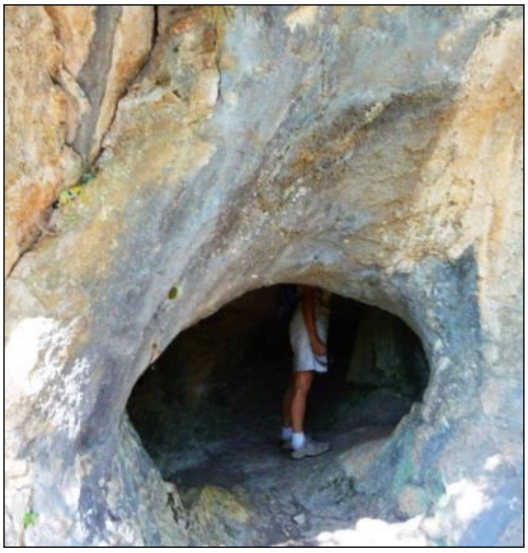


Comment amenait-on les pestiférés dans cette baume perchée au milieu de la falaise ?

Pas de traces écrites anciennes et ce mur est une énigme. La tradition populaire qui a donné son nom à la grotte, veut

qu'elle ait été le refuge de pestiférés. L'histoire nous rapporte les épidémies de peste qui ont ravagé la Provence. La dernière, en 1720, fut la plus violente, emportant près de la moitié de la population de villes comme Marseille et Toulon. On se souvient des maladreries, hameaux situés hors des villages, où les lépreux trouvaient refuge. Près de Marseille, dans le massif du Garlaban, on retrouve aussi la Grotte des Pestiférés, où en 1720 furent isolés les pestiférés de la zone. Mais à Mons, en supposant qu'on veuille les isoler, qui aurait amené des moribonds victimes de la peste dans cette cavité perchée, et surtout de quelle manière ? Il y a bien une vire située 7,50m au-dessus de la grotte, mais il aurait fallu en équiper certains passages acrobatiques. À la hauteur de l'orifice, une autre vire étroite part vers l'extrémité de la falaise, mais elle est très vite impraticable. Y aurait-il eu l'éboulement d'un pan de falaise qui aurait emporté le passage ? Après la grotte du vallon du Fil, nous nous heurtons ici à une seconde énigme. Cependant, différemment de la grotte du vallon du Fil, nous ne relevons pas ici les noircissements des plafonds par la fumée, qui auraient pu indiquer une occupation prolongée ou fréquente.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **NEUKIRCH** (grotte)
II. Tourves
IV. À 150m de l'abri Hillaire, au fond d'une petite grotte, part un conduit oblique qui communique avec l'extérieur.
V. Peinture en ocre presque noir d'un axe barré coiffé d'un demi-disque à deux yeux surmonté de cinq rayons solaires. Une autre stylisation théomorphe à l'aspect d'ancre se divise vers le bas en deux traits curvilignes. Une partie du dessin est recouverte d'une coulée de calcite (d'après GLORY et Allii.)
VII. GLORY attribue ces figurations au Chalcolithique / Bronze I.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. p. 169.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 50-51, 53.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 42-44.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 98-99.



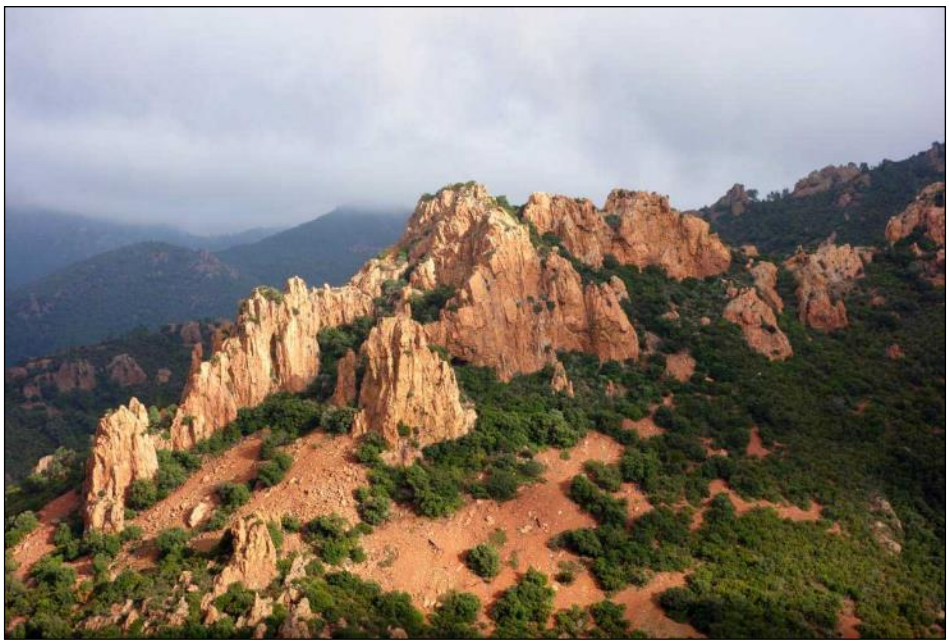
***1**-D'après GLORY et alii. Ph. HAMEAU a constaté que la figuration de gauche a perdu une partie de sa « tête » à droite, et toute sa partie inférieure ; quant à la figuration de droite, elle est actuellement méconnaissable.*
***2**-(Photos Martine MOURNARD) pour NATURE, PASSIONS (blog)*

I. **NICOLE** (trou)
II. Tourves
IV. Petite grotte profonde de 2,50m, à côté du trou des Deux amis.
V. Figure anthropomorphique en brun rouge sous un signe en fer à cheval.
VII. GLORY attribue ces figurations au Chalcolithique / Bronze I.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. p. 171.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. p. 50, 59.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 39-42.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. p. 92.

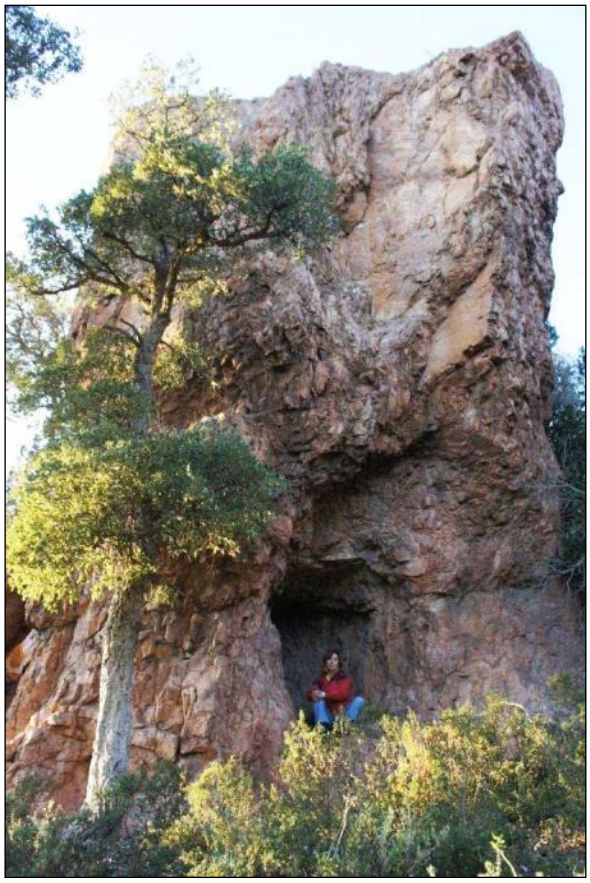
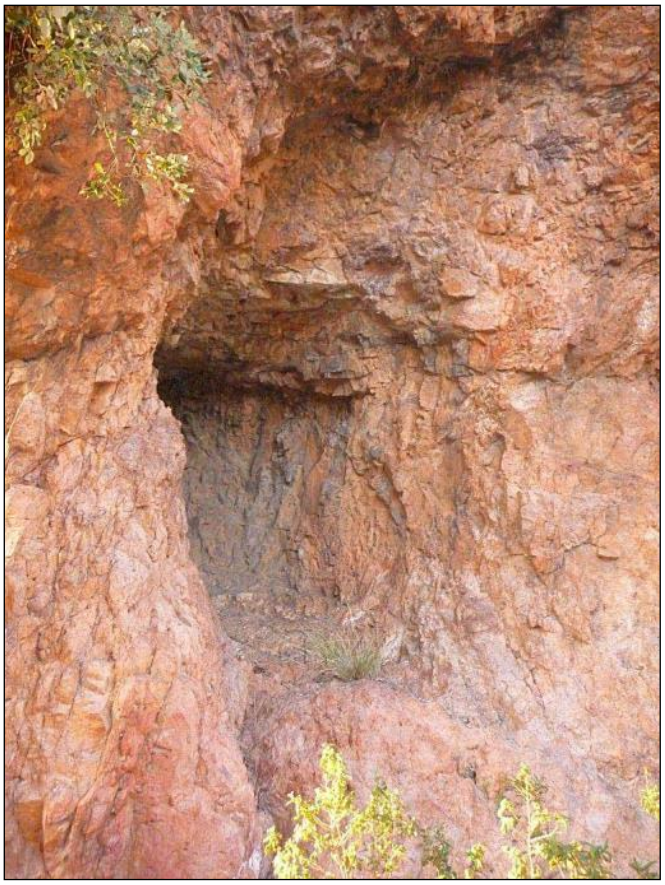
D'après Georgeot.

I. **OLIVIER** (grotte de l')
II. Les Adrets-de-l'Esterel
IV. Petite grotte exiguë, située dans les pentes rhyolitiques (*) du Mont Vinaigre (618m).
V. Description sommaire des figurations
VI. Sépulture collective en grotte-abri du Chalcolithique, très dégradée par les occupations tardives (Haut Moyen-âge).
VII. Datations avancées par les auteurs
VIII. COURTIN, J. (1984) : Compte rendu le la circonscription de Provence-Alpes-Côte d'Azur. Gallia Préhistoire. Volume 27, n° 27-2. pp. 399-400.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 59-62.

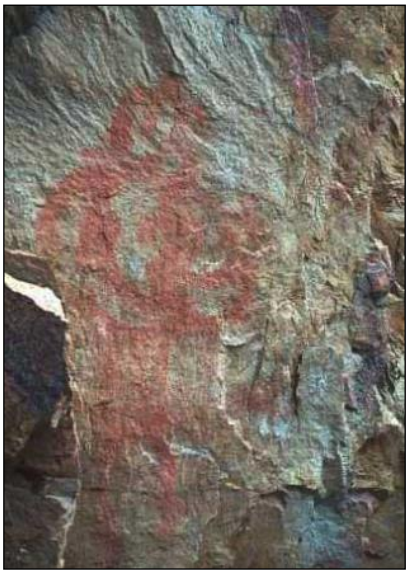
(*) La rhyolite est une roche volcanique de couleur claire, rosée ou grise, typique de l'Esterel.



Le massif de l'Esterel.

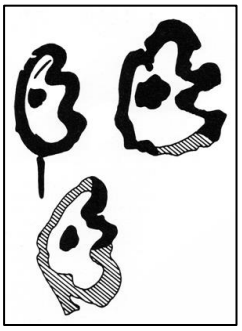



La grotte des Oliviers. (Photos Martine MOURNARD) pour NATURE, PASSIONS (blog)



Photos Robert PONS.

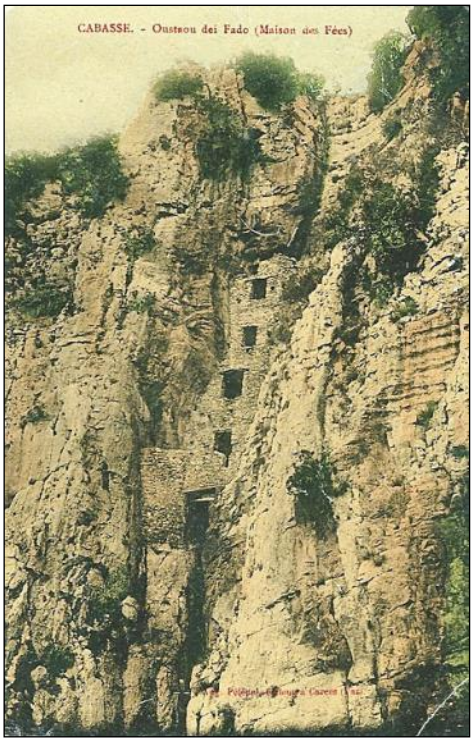
Relevés Ph. HAMEAU.



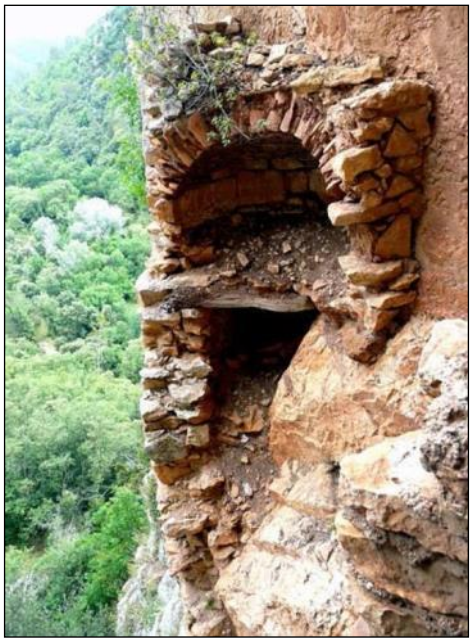
D'après un relevé de J. COURTIN.

I. OUSTAU DEI FADO

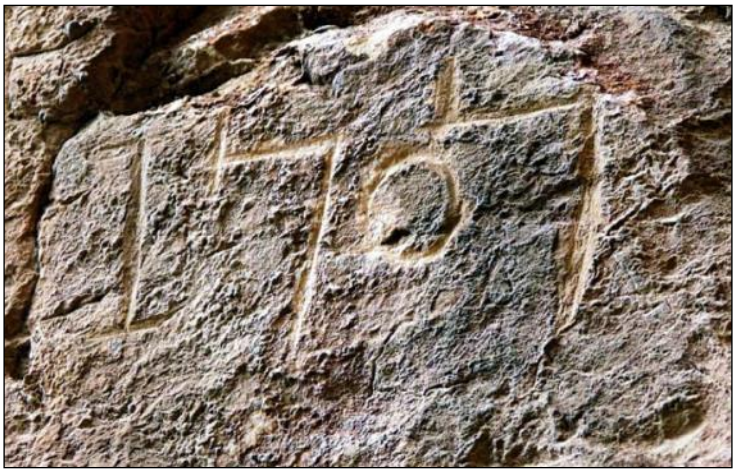
II. Cabasse.
III. 275,585 – 4813,655 – 240m environ 3444 OT Le Luc.
IV. Un peu plus de deux kilomètres après Cabasse, une falaise se dresse sur la droite, de l'autre coté de l'Issole. Dans une fracture verticale, on peut remarquer le vaste orifice d'une grotte murée ; c'est l'Oustau dei Fado (la Maison des Fées) en Provençal mistralien.
Une petite porte haute de 1,5 m permet d'entrer. Alors que tout le mur, d'une épaisseur proche de 60 cm à la base, est en pierres de la région, l'arc clavé plein cintre de cette porte est en travertin et son appareillage montre une construction relativement moderne. Les linteaux de bois encore en place aux fenêtres le confirment. A l'endroit où a été érigé le mur, la voûte de la cavité est à 13 m de haut. Le mur devait atteindre autrefois cette voûte, mais sa partie supérieure s'est écroulée. Dans la partie basse du mur, de part et d'autre de la porte d'entrée, se trouvent deux meurtrières pour armes à feu.
La vaste crevasse qui constitue la grotte mesure 18 mètres de long. A l'endroit du mur, elle mesure un peu plus de 4 mètres de large, pour atteindre 5 mètres à certains évasements. Au fond de la grotte, la largeur n'est plus que de 1,7 mètre. Le sol est en pente et remonte de 4,5 mètres. Quant au plafond, il est très irrégulier. Haut de 13 mètres à l'endroit du mur, il s'abaisse ensuite, mais est crevé par deux cheminées naturelles. La plus haute, située au fond de la cavité, monte 11 m au dessus du sol, soit 17,50 m plus haut que l'entrée.
Quand on pénètre dans la cavité, on voit trois poutres horizontales qui correspondaient à des planchers du deuxième et du troisième niveau. Les autres poutres ont disparu, mais des trous de boulin marquent leur emplacement. Les ouvertures dans le mur et la hauteur du plafond, indiquent qu'il devait y avoir un quatrième niveau.
En éclairant en hauteur la cheminée terminale, on peut voir deux poutres inaccessibles coincées en travers à 7 m de haut. Ces poutres correspondraient au cinquième niveau.
A l'extérieur de la construction, accrochée à la paroi presque verticale, se trouve une structure cylindrique en partie effondrée dont la hauteur coté vide fait 4,30 mètres. Son diamètre intérieur n'est que de 1,40 m. Dans sa partie supérieure, au dessus de linteaux encombrés de terre et de pierres, une voûte a été construite avec des tuiles canal brisées assemblées sur le champ. De par ses dimensions, sa forme et les matériaux qui la composent, cette structure fait penser à un four. L'examen de la carte postale ancienne montre que ce four s'intégrait dans une structure plus conséquente, aujourd'hui éboulée.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.



La façade vue de l'intérieur. La poutre du bas supportait le plancher du niveau 2, les deux poutres au-dessus celui du niveau 3. Les autres trous qui auraient pu marquer les niveaux 4 et 5 sont trop loin pour être vus en toute certitude.



Le four, aujourd'hui suspendu dans le vide.
La seule manifestation pariétale est une date, 1707.



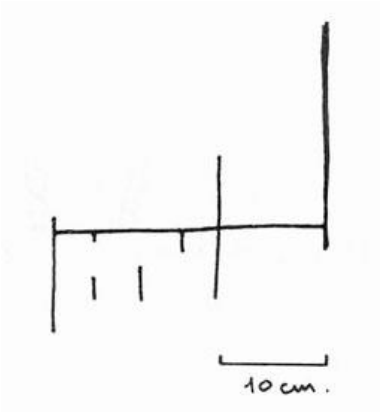
I. **PEINTURES** (grotte aux)
II. Mons
IV. Dans les falaises, en rive droite de la Siagne, dominant directement la route de Mons. Vaste porche de 10m par 3.
V. La grotte doit son nom à de vielles peintures signées MAUREL 1845. On distingue encore les mots LIBERTE EGALITE avec un encadrement de faisceaux et des sortes de bonnets à pompon. Peint en rouge sur fond blanc avec un peu de bleu.
VIII. GIMENEZ, B. Histoire de la spéléologie d'exploration des Alpes-Maritimes et sa région.

I. **PIERRE CHRISTIANISEE** (grotte de la)
II. Evenos
III. 885,755 – 3101,625 – 150m. 1/25000e TOULON n° 3346 Ouest
IV. Terrasse donnant accès à un vaste porche de 15m de haut sur 13m de large. Sous la voûte, la grotte se développe sur 20m. Tandis que l'on se rapproche du fond, les parois se rejoignent et le sol se soulève en gradins. Sur le sol, monolithe en calcaire sur lequel les signes sont gravés.
VI. Mobilier du Bronze.
VII. GLORY attribue ces figurations au schématique ibérique.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 103-104.

I. **PIN** (grotte du)
II. Ollioules
III. 885,460 – 3100,850 – 150m. TOULON n° 3346 Ouest. 1/25000e.
IV. 2m de haut et 2m de profondeur.
V. Traces de peinture blanche très dégradées.
VI. Grotte sépulcrale ayant livré du mobilier fin Chalcolithique / Bronze I.
VII. GLORY attribue ces figurations à une période allant de la fin du Néolithique au Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 38-39.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. p. 30.

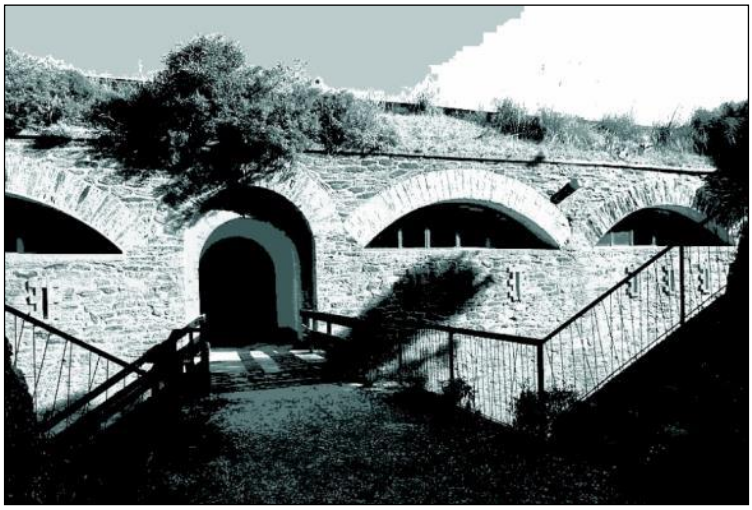
Relevé Ph. HAMEAU.

I. **POSTE DU LAZARET** (abri du)
II. Tourves
V. Au fond d'une petite niche située à 15m du sol, une ligne horizontale longue de 0,25m est coupée par trois lignes verticales peintes en rouge foncé.
VII. GLORY attribue cette figuration au Chalcolithique / Bronze I.
VIII. GLORY, A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH, H. (1944) : Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var). Bull. Soc. Préhist. Fse. N° 41. Tome 10, n° 41. p. 168.
GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. pp. 38-39.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. p. 109-110.



Relevé André GLORY.

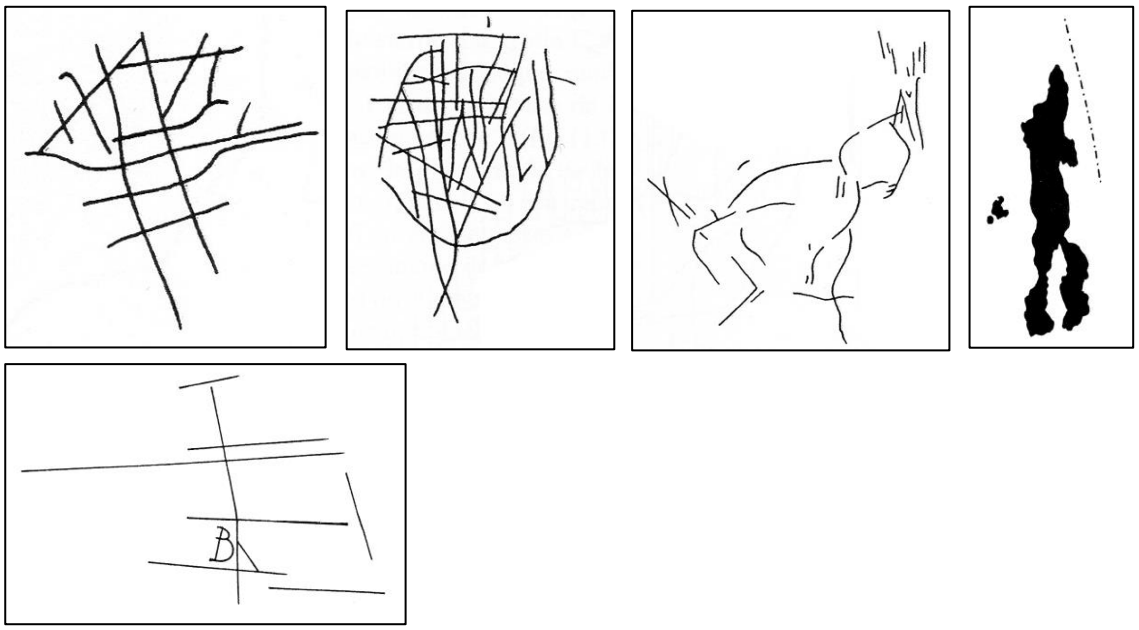
I. **REPENTANCE** (chapelle souterraine du fort de la)
II. Porquerolles. Hyères
IV. Édifié de 1882 à 1884, enterré, ce fort armé de 4 canons de 24 couvrait l'île. Déclassé dès 1887 par les progrès de l'armement, occupé par les Allemands en 1942, sa vie militaire cessa en 1945. Depuis 1995, la communauté monastique orthodoxe installée par le Parc national, réalise des travaux de restauration du fort. Il a été rebaptisé « Monastère Sainte-Marie du Désert ». La caponnière a été transformée en chapelle, cœur du monastère. Ce local défensif s'y prêtait particulièrement bien, avec ses belles voutes d'arêtes. Des fresques ont été peintes de 2006 à 2008 par Yaroslav Dobrynine (peintre d'icônes russe contemporain) puis par deux de ses élèves.



Entrée du fort.

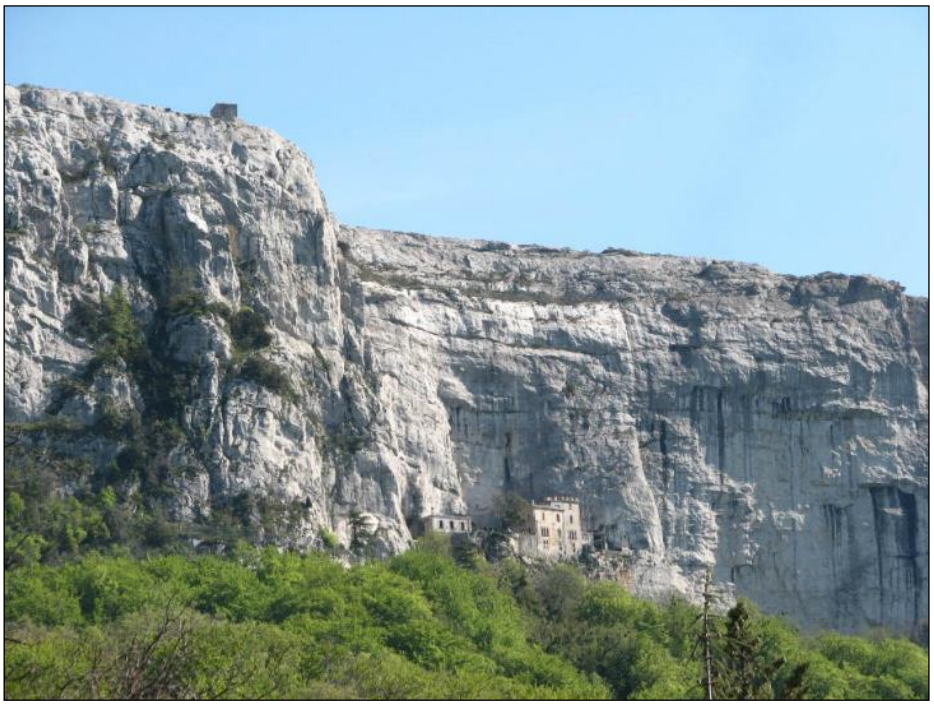
Saint Sisoés. *Sainte Face.*

I. **ROQUETTE** (abri de la)
II. Tourves
IV. Grand surplomb rocheux en rive gauche du Carami, 30m environ au-dessus du talweg.
VIII. HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 106-108.



I. **SAINTE-BAUME**
II. Plan d'Aups
III. 724,104 — 4800,833 — 894m 33345 OT Ste-Baume
IV. La Sainte-Baume est une curiosité géologique : sa barre rocheuse, qui s'allonge sur douze kilomètres, a surgi des fonds marins à l'Ère secondaire et sa forêt, protégée par la falaise, est une « relique » de celle qui couvrait la Provence à la fin du Tertiaire. La grotte naturelle est devenue un des lieux de pèlerinage les plus anciens du monde chrétien : sainte Marie-Madeleine y aurait vécu trente-trois années de sa vie.
Dans les Évangiles, Marie-Madeleine est cette femme que le Christ a libérée de sept démons, qui devint alors son disciple, fut présente au pied de la croix et à qui Jésus apparut en premier au matin de Pâques. Selon la Tradition de Provence, elle fut expulsée de Palestine avec plusieurs disciples lors des premières persécutions contre les chrétiens. Confiés à un frêle esquif, les exilés abordèrent les rivages provençaux au lieu appelé désormais Les Saintes-Maries-de-la-Mer. Marie-Madeleine prêcha à Marseille en compagnie de Lazare puis elle s'établit dans cette montagne escarpée, dans la grotte qui depuis porte son nom.

Vue d'ensemble des sanctuaires.



Escalier aux 150 marches.

Calvaire.

Entrée de la grotte.

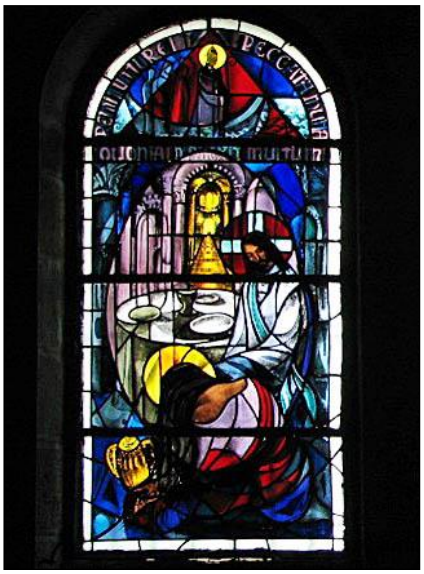
Autel.

En 1295, quand les fouilles conduites par Charles II d'Anjou à Saint-Maximin mirent à jour son (prétendu) tombeau, le

pèlerinage à la grotte connut un nouvel essor. Les dominicains prirent alors le relais d'une longue lignée de moines comme gardiens de la tradition magdaléenne. Le mouvement des pèlerins ne cessa de s'amplifier jusqu'à la Révolution. En 1859, ému par l'abandon du site, le Père Lacordaire entreprit la restauration des lieux saints de Provence et la construction de l'Hostellerie de la Sainte-Baume. Aujourd'hui, la communauté des frères et sœurs dominicains continue cette mission d'accueil des croyants comme des incrédules, tous pèlerins sur les pas de Marie-Madeleine.
L'aménagement actuel et la restauration de la grotte datent du XIXème siècle. Les nouveaux bâtiments sont édifiés rapidement en 1822, sous l'impulsion du préfet du Var M. Chevalier, et en 1867 suite à l'initiative du père Lacordaire et de Monseigneur Dupanloup. Le père Marie-Étienne Vayssière, dominicain gardien des lieux de 1900 à 1932, fait édifier en 1913 un escalier de 150 marches pour faciliter l'accès à la grotte (Les 150 marches représentent les 150 Ave Maria du Rosaire).

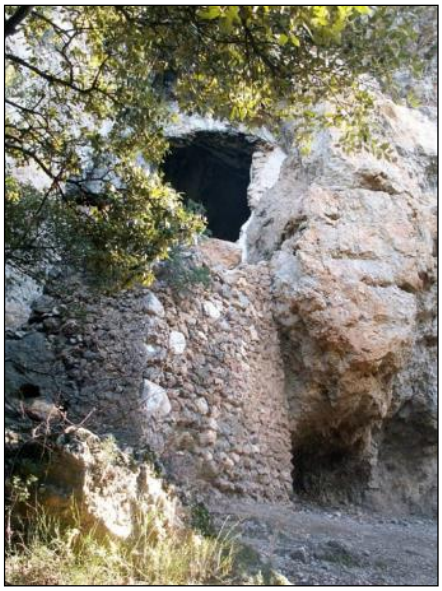
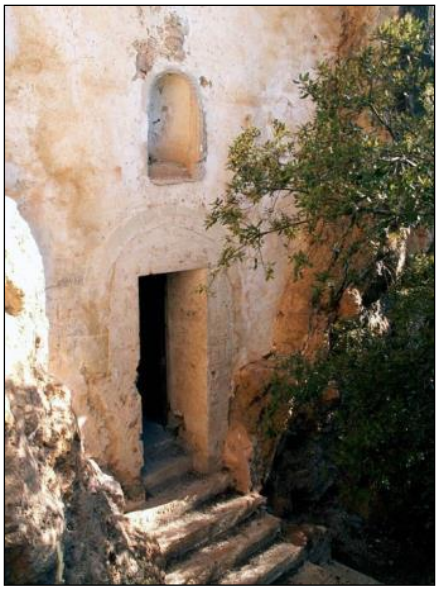
La grotte. Elle s'ouvre en face nord, à près de 900 mètres d'altitude. Au début, l'accès n'était pas facile. D'une profondeur de 25m et d'une largeur de 30m, la grotte mesure 6m de hauteur à son orifice. Un mur de façade en pierres de taille en clôt l'entrée, laissant l'accès par une porte monumentale et l'éclairage par six fenêtres garnies de vitraux, « le plus souvent, on a cherché à recréer sous terre une luminosité aussi semblable que possible à celle des églises.» (Gauchon, 2007). La hauteur maximale dans la salle est d'une dizaine de mètres. Son sol est recouvert d'un dallage soigné de grosses pierres rectangulaires Un maître-autel, à l'architecture y a été bâti, commandé en 1868 au sculpteur marseillais Grinda, ou à M. Bossanu, sculpteur en renom (Gauchon, 1997). À l'ouest de la salle, des escaliers monumentaux mènent à une partie basse située 3,90 mètres en dessous et où se trouve un petit autel.
Trois statues de Marie-Madeleine, une statue de la Vierge et une de l'archange saint Michel sont disposées dans tout cet espace. De nombreux ex-voto tapissent le mur intérieur de la façade. Si certains témoignent d'une ferveur simple et touchante, un autre, en marbre blanc entouré de belles draperies sculptées donne le nom de douze rois et reines qui sont venus en pèlerinage. Mais la liste est incomplète, car de plus nombreux rois, princes, papes sont aussi venus à la grotte.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

Les sept vitraux de la grotte sont l'œuvre du compagnon Pierre Petit, « Tourangeau, le disciple de la Lumière » qui réalisa l'ensemble entre 1976 et 1983.



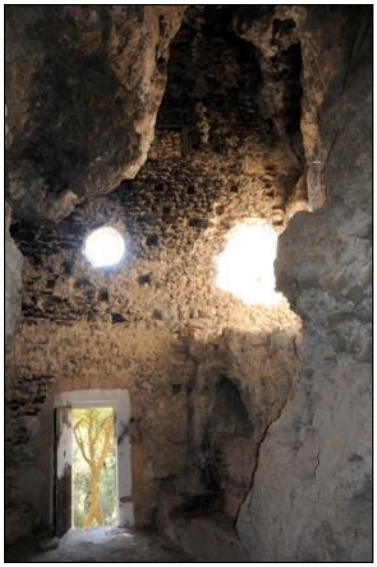
***1**-Conversion de Marie Madeleine, pécheresse aimante, repentante et pardonnée. 1983. À genoux devant le Christ, verse d'abondantes larmes venues du tréfonds de sa misère. De ses cheveux, elle essuie les pieds du Christ, les couvre de baisers, les oints de parfum. Ses nombreux péchés, lui sont remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour (Luc, 7, 47).*
***2**-Reliquaire d'Armand Caillat, célèbre orfèvre de Lyon, réalisé en 1890 à la demande de Monseigneur de Terris, évêque de Fréjus-Toulon. Il sert d'écrin à quelques reliques de Sainte Marie Madeleine préservées de la destruction révolutionnaire, qui proviennent de l'urne de porphyre autrefois vénérée à Saint Maximin.*

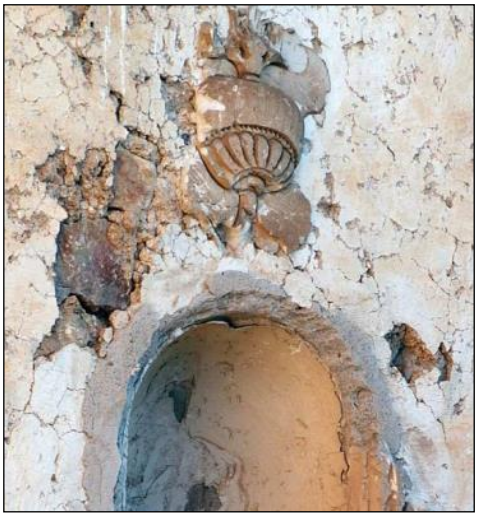
I. **SAINTE-MAGDELAINE** (chapelle rupestre de)
II. Aups
III. 276,745 – 4834,760 – 550m 3443 OT Aups
IV. Aups est bâti au pied des pentes montant au Nord-est vers la montagne des Espiguières et le camp de Canjuers. Il domine toute une plaine agricole typiquement provençale avec ses cyprès et ses oliviers. Devant le collège, un chemin mène au quartier de la Charmante, ainsi dénommé car le duc de Blacas, seigneur de Vérignon y avait installé sa favorite qu'il venait retrouver en toute discrétion par la montagne. Dans cette zone se trouvent plusieurs chapelles. A la première d'entre elles, la chapelle de la Sainte- Trinité, démarre un chemin de terre correspondant à un tracé jaune. Il mène à une vaste grotte (grotte des Fées) et, une centaine de mètres plus loin, à une barre rocheuse de tuf au pied de laquelle s'ouvrent plusieurs autres cavités. La troisième d'entre elles abrite la chapelle Sainte-Magdeleine. Juste avant la chapelle, dans la même falaise, se trouve une autre cavité troglodyte.

***1-**Une trentaine de mètres avant d'arriver à Sainte-Madeleine, un autre site troglodyte. Correspond-t-il à la chapelle Saint-Philippe, disparue de la mémoire aupsoise?*
***2-**La façade de la chapelle de Sainte-Magdelaine. Un appareillage plein cintre entoure le cadre de porte rectangulaire, rebâti ultérieurement.*

Un escalier mène à l'entrée de la grotte, barrée par mur maçonné et crépi. Au bas du mur, s'ouvre une porte centrale dont le battant en bois subsiste toujours. Bien que rectangulaire, l'ouverture est entourée d'un appareillage de pierres plein-cintre. Une niche et un oculus dominent la porte. Plus haut, un trou dans le mur laisse le jour pénétrer. Encore plus haut, à 8m du sol, s'ouvre un petit fenestron rectangulaire.
La cavité a une longueur d'une dizaine de mètres pour une largeur maximale de 8m. La hauteur est d'une dizaine de mètres sur la totalité de la longueur. Des bancs maçonnés permettent aux fidèles de s'asseoir sur les côtés. Au milieu de la salle deux marches permettent d'accéder à une partie un peu plus haute où devait se tenir l'autel. Aujourd'hui subsistent encore, contre la paroi du fond, les vestiges d'un autel plus moderne en briques planes et en béton armé, construit sans doute dans la première moitié du XXème siècle. Mais, détruit par des vandales, il ne présente plus aucun intérêt.





***1-2-**L'oculus et la niche sont décentrés. Dans la niche subsistent le plâtre et le clou qui scellaient la statue de Sainte Magdeleine. Vandalisme stupide, ou égoïsme d'un collectionneur ?*
***3-**Le ciboire sculpté surmontant la niche de la façade. Il a été épargné lors du vol de la statue de Sainte Magdelaine.*

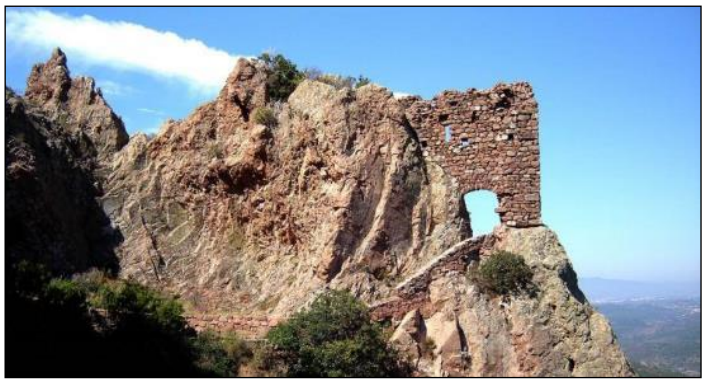
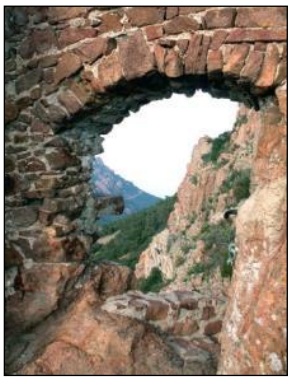
La chapelle a dû avoir au moins deux niveaux. Dans le mur intérieur, à environ 3,5m de haut se trouvent plusieurs trous de boulins et un niveau de maçonnerie. Vu l'agencement des lieux, ce niveau ne devait pas aller au fond de la grotte et sa largeur était limitée à 3m. Mais un examen plus détaillé montre qu'i est fort possible qu'il y ait eu en réalité quatre niveaux d'habitation lors d'une occupation non religieuse des lieux.
D'après les archives communales, la grotte aurait été aménagée en chapelle en 1635 par les habitants du village. D'abord petit lieu de culte, elle devient un ermitage en 1666. Plus tard, elle est abandonnée comme d'autres chapelles environnantes. Vers 1860, elle est visitée par quelques Aupsois lors des fêtes votives.

Le problème de la chapelle Saint-Philippe. Une trentaine de mètres avant de parvenir à Sainte-Madeleine, on passe devant une autre grotte dont l'orifice (3,5m de haut et autant de large) a été muré. Toute la partie du mur formant l'appareillage de la porte d'entrée s'est effondrée. On y parvient par un escalier de 4m de dénivellation soutenu par un mur de soutènement. Passée l'entrée, on entre dans une salle de 9m de long et 4m de largeur maximale, au bout de laquelle un mur limite une porte de 1m de large. Elle donne accès à une galerie de 10m de long, 2m de large et d'une hauteur maximale de 4m. Habitat troglodyte ayant servi à un ermite ou aux habitants lors des périodes de trouble ? Dans la liste des chapelles dressée par le doyenné d'Aups vers 1920, on peut lire qu'il est fait mention de la chapelle Saint-Philippe dans un acte de 1715 (archives communales), mais qu'elle n'est pas mentionnée à la Révolution. On sait donc qu'elle existait au XVIIIème siècle. À cette époque, Achari, qui enquêtait sur le village, fait mention de Saint-Philippe située sous la baume de Sainte-Madeleine : l'on croit que les habitants y étaient réfugiés pendant les guerres civiles…S'agirait-il de cette cavité ?
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I.**SAINT-ESTEVE** (grotte)
Voir BEATE DU DESTEL

I. **SAINT-HONORAT** (baume)
II. Saint-Raphaël
III. 330,125 — 4813,725 — 280m environ 3644 OT Cannes
IV. L'Estérel arbore son beau porphyre rouge qui crée un contraste saisissant avec la mer bleue. Le massif culmine à 614m d'altitude au Mont Vinaigre, mais il comporte plusieurs autres sommets caractéristiques, tels le Pic de l'Ours (492m) ou le Pic du Cap Roux (453m). Le Pic du Cap Roux nous intéresse, car sur ses flancs s'ouvrent des grottes qui ont accueilli des anachorètes. La plus connue est la grotte de Saint-Honorat, appelée aussi Sainte-Baume.

***1**-La grotte, dans l'écrin de verdure de sa petite terrasse. À gauche se trouve l'escalier aboutissant 20m plus loin à la porte monumentale et à la « tour de défense ».*
***2**-Au fond l'autel. Des icônes, des posters, des fleurs séchées, trois ex-voto.*

***1**-La porte de défense, en haut du chemin escarpé. La grotte est derrière le rocher, 20m plus loin.*
***2**-La porte vue de plus près, sa construction est frustre, avec des pierres locales. Au fond, non visibles à cause de la brume, les deux îles de Lérins.*

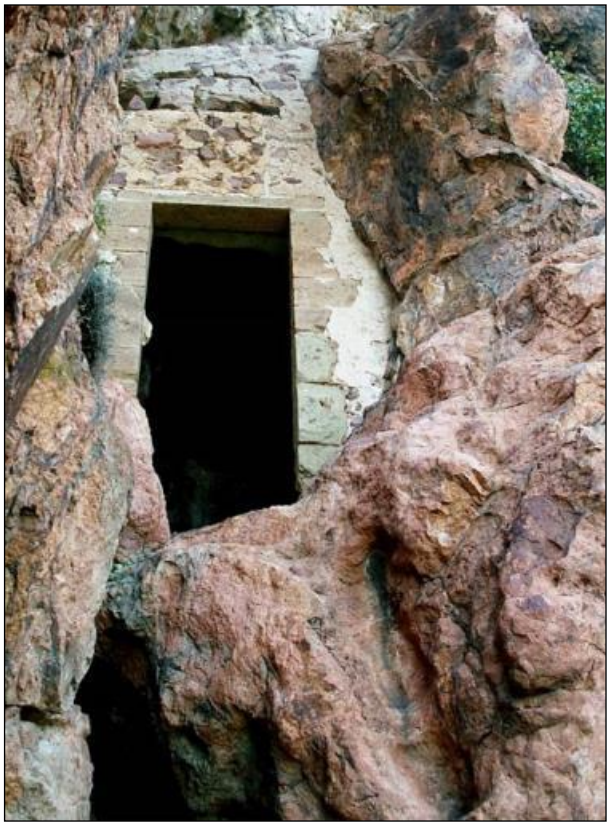
La Sainte-Baume ou **Baume Saint-Honorat**. Un sentier est tracé, faisant une grande boucle par le nord pour contourner le rocher où elle se trouve. Des marches ont été aménagées ou creusées, des rampes ont été placées aux endroits délicats rendant son accès évident. Beaucoup plus près de la source et visible de celle-ci se trouve une autre grotte. Elle a été aménagée mais, située au bas de la falaise, elle n'offre pas les grandioses échappées visuelles et l'impression de solitude du sommet du rocher. A la grotte Saint-Honorat, l'atmosphère est toute autre. On est dans un nid d'aigle au-dessus de la falaise et les rochers enserrent de toute part la petite terrasse de 12m de profondeur qui s'étale devant la

grotte. Là, à l'abri des arbres, s'étend une minuscule prairie d'où l'on a une vue magnifique sur tout l'ouest du massif de l'Estérel.
La grotte est toute petite, seulement 7, 50m de long pour 4m de largeur maximale. Le sol est recouvert de dalles de pierre cimentées. Deux marches permettent d'accéder à l'autel en pierres maçonnées. Au fond de la grotte, on voit que la roche a été taillée pour régulariser l'espace derrière l'autel. Quelques gravures et icônes, trois ex-voto, des fleurs artificielles. La partie bâtie de la grotte est restreinte et de nombreuses restaurations récentes sont visibles.
Un petit sous-verre nous rappelle le passage du frère Laurent Bonhomme qui, au XVIIème siècle (1665-1704 d'après Ph. Jumaud), vécut une quarantaine d'années dans cette grotte. Il disait de son refuge de l'Estérel : *« Quand je retourne à mon désert, il me semble que je suis au Paradis !* » On cite aussi le passage du frère Clappier des Arcs, vers 1775 et celui du frère Calvy en 1789. Il a été dit que la grotte aurait servi de refuge à des prêtres réfractaires, lors de la Révolution.
Vendue à des particuliers durant la Révolution, la Sainte-Baume fut rachetée par la commune comme en fait mention la délibération du 13 mai 1813.

La source de la Sainte-Baume. Située en contrebas, au bord du chemin d'accès et à une dénivellation d'une centaine de mètres de la grotte, elle sortait autrefois au pied d'un grand rocher. Aujourd'hui canalisée, transformée en fontaine, elle écoule son eau fraîche dans un joli bassin. Cette source, évidemment, n'est pas étrangère au choix du lieu où se trouve l'ermitage.

La porte d'entrée monumentale. Une vingtaine de mètres avant la grotte, on passe par une porte monumentale qui s'ouvre au pied d'une grande tour. Bien qu'en ruines, la tour mesure encore environ sept mètres de hauteur. Elle est le passage obligé du chemin qui y mène. Aucun écrit n'a été trouvé sur ce monument. Il n'a rien d'un ermitage. Sa construction est en pierres rustiques locales, taillées grossièrement. Une meurtrière étirée en hauteur permettrait de penser que la tour a été bâtie à une époque où les armes à feu n'avaient pas encore été introduites ou généralisées. La tour daterait-elle du XIVème siècle, comme certains des farots bâtis sur la côte par les comtes de Provence pour s'opposer à la famille catalane des Barcelone ?

La grotte dite de l'Hôpital. Quand on monte de la source à la grotte Saint-Honorat, on voit au pied de la falaise une grotte surmontée d'un ancien appareillage de porte suspendu 8m au-dessus du vide. Un plancher devait suivre cette ouverture, mais il s'est effondré. Dans la paroi, à l'extérieur de la grotte, des marches taillées dans le roc permettent d'y accéder. On est surpris en arrivant à la grotte de voir qu'elle fait l'objet d'un culte encore actuel. Plusieurs objets de piété modernes : un ex-voto, des bougies, croix, statuettes, fleurs séchées sont disposés sur les divers redans de la paroi.

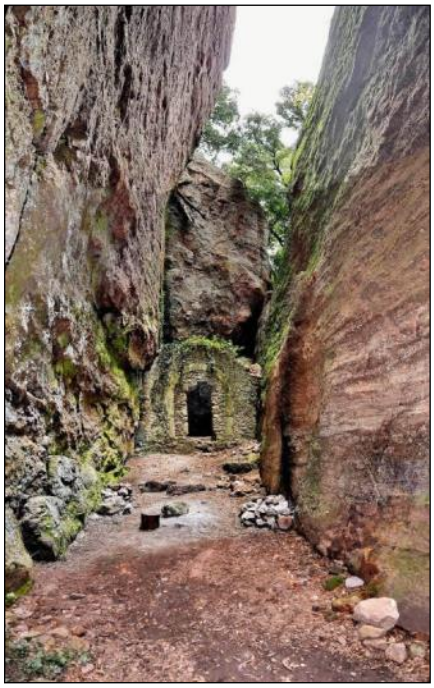
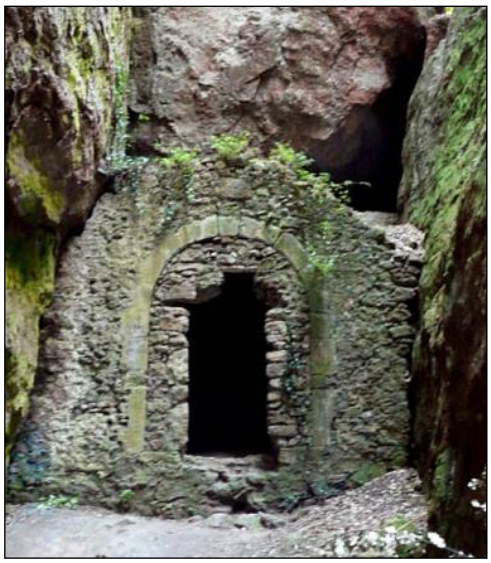


La porte suspendue au-dessus de la grotte de l'Hospital est visible de loin (ci-dessus). Le plancher qui la suit ayant disparu, elle donne sur 8m de vide !

VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **SAINT-JEAN** (chapelle rupestre de)
II. Le Muy
III. 305,225 — 4814,530 — 80m environ 3544 OT Le Muy
IV. Au-dessus du Muy, le massif des Maures se termine par une belle montagne de grès rouge aux formes découpées. Émergeant au-dessus de la plaine, elle est connue sous le nom de Rochers de Roquebrune. Là, enfoui dans un site inhabituel, un de ces lieux étranges : « … *Dernier vestige des forêts primitives, une sylve magnifique bat de son flot vert ces roches brunes, coupées de fissures profondes creusées de trous et de failles ; d'énormes blocs, tombés des sommets, gisent parmi les arbres centenaires et, de cette magnifique verdure, émergent ici les quatre pans d'un clocheton, là, les murs ébréchés d'un monastère en ruines. C'est ici un très ancien lieu de pèlerinage, indifféremment dénommé Notre-Dame de la Roquette, de la Roque, des Œufs, d'Espaïme ou des Sept Douleurs et où on se rend le deuxième lundi après Pâques et le premier dimanche de septembre et, aussi, le 22 mars*… » C'est ainsi que Louis Henseling nous décrivait les lieux en 1929 et 1935.

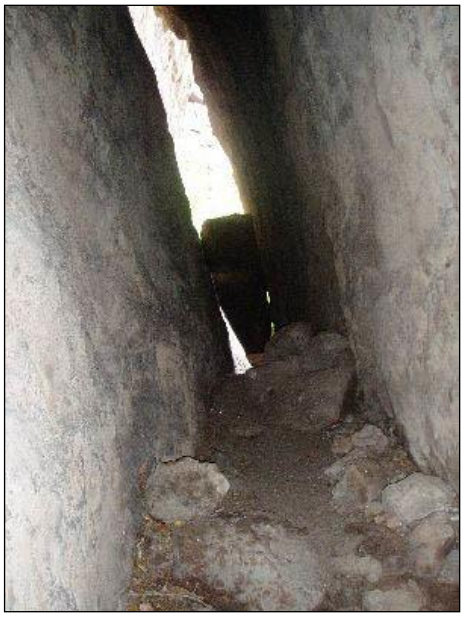
Aujourd'hui, le site a toujours autant de majesté, la forêt traversée par l'ancien chemin processionnel est toujours aussi envoûtante. Les rochers énormes que l'on contourne ajoutent à l'étrangeté du site. Il faut préciser que l'appellation Notre-Dame des Œufs serait liée à d'anciens rites de fécondité. Quant au nom d'Espaïme, pâmoison en Provençal, il serait lié aux Spasmes, ou résurrections qui se seraient produites à la Roquette. Mais les années se sont écoulées. Depuis, l'autoroute A8 de Paris à Nice passe juste au-dessous des rochers qu'elle submerge du vacarme incessant des voitures et camions. Bien que le clocher soit encore debout et paré de ses tuiles, le toit de Notre-Dame de Roquette s'est effondré et plus aucun pèlerinage ne vient lui redonner vie, au moins deux fois par an.

Le défilé et, à son extrémité, la chapelle Saint-Jean. (Photos M. ROYON.) *La porte d'entrée, au bel appareillage, a été réduite.*

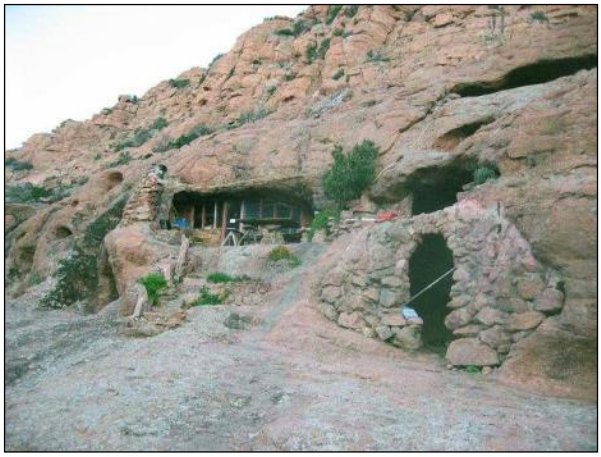
La chapelle rupestre Saint-Jean. Quand on se faufile à travers les gros blocs, pour atteindre la falaise de grés qui domine le site, on parvient à un coup de sabre vertical qui fend la masse rocheuse d'un canyon étroit. Large de trois mètres au début, il se rétrécit jusqu'à un mètre pour s'élargir à nouveau jusqu'à quatre mètres. Une chapelle, coincée entre les deux rives rocheuse du canyon, apparaît alors au fond avec l'arc de sa porte. Au-dessus de nos têtes, à certains endroits, les rochers montent à plus de trente mètres de haut. En été, quand le soleil laisse sa lumière filtrer dans les lieux, le spectacle est surprenant, presqu'envoûtant, mais dans la grisaille de l'hiver, l'endroit est sinistre.
Pour pierre Jean Gayrard, l'ancienneté de la chapelle est inconnue, mais le type de maçonnerie, rappellerait plutôt la fin du XVIème ou le début du XVIIème siècle. Dans la façade, un bel appareillage plein-cintre en pierres taillées est noyé dans la maçonnerie de pierres plus grossières. Le haut de cette façade est délabré, le toit a disparu, mais à l'intérieur, l'arc de sa voûte maçonnée et crépie de mortier tient encore le choc.

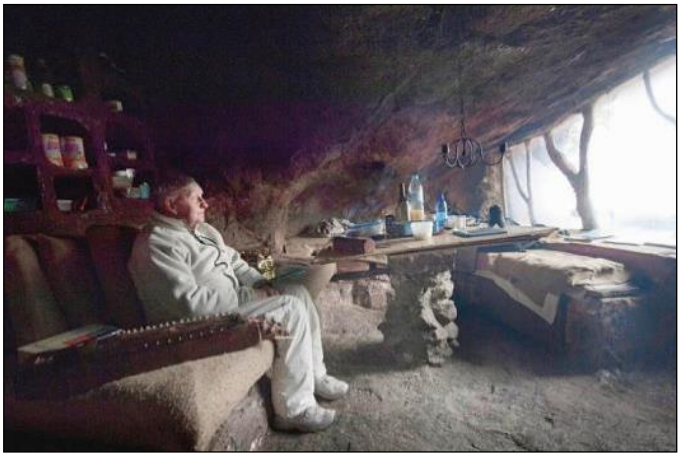
Le Saint-Trou du Muy. Quelques dizaines de mètres à l'est de l'entrée du canyon, mais défendue par d'énormes blocs qu'il faut contourner ou escalader, se trouve une autre crevasse béante qui s'enfonce dans la masse rocheuse. Le couloir de moins d'un mètre de large et d'une quinzaine mètres de hauteur est obstrué au bout d'une trentaine de mètres par des pierres tombées des hauteurs. Il faut monter quelques mètres en escalade pour trouver un passage étroit. Derrière, la fissure s'élargit notablement. On ressort dans un vallon verdoyant appelé « le jeu de ballon » par les moines qui avaient, dit-on, l'habitude de venir s'y ébattre (Henseling).

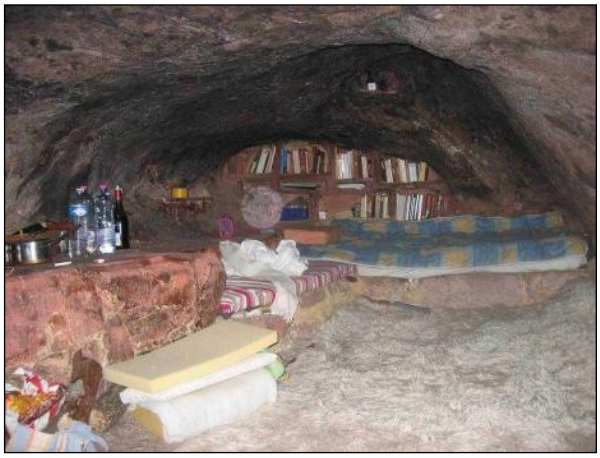


Le Saint-Trou du Muy.

La grotte du frère Antoine. À 500m à vol d'oiseau, la carte IGN mentionne un habitat troglodyte. C'est une petite grotte profonde de moins d'une dizaine de mètres, située au-dessus d'un point d'eau. Elle est occupée par un ermite, âgé de 86 ans, l'ermite, frère Antoine. D'un naturel liant et prompt à la plaisanterie, il reçoit de nombreuses visites.
Louis Chauvel, alias Frère Antoine, né en 1923 en Mayenne, est un ancien novice cistercien qui a effectué de nombreux voyages en Inde où il soutint des projets médicaux pour les patients démunis. Sa spiritualité s'inspire de diverses traditions (chrétienne, indienne) ainsi que des philosophies antiques (notamment le stoïcisme). Écrivain, il est également dessinateur et sculpteur, ainsi que l'auteur, le compositeur et l'interprète de nombreuses chansons.







VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. SAINT-MICHEL-DU-CARAMI (baume)

II. Mazaugues

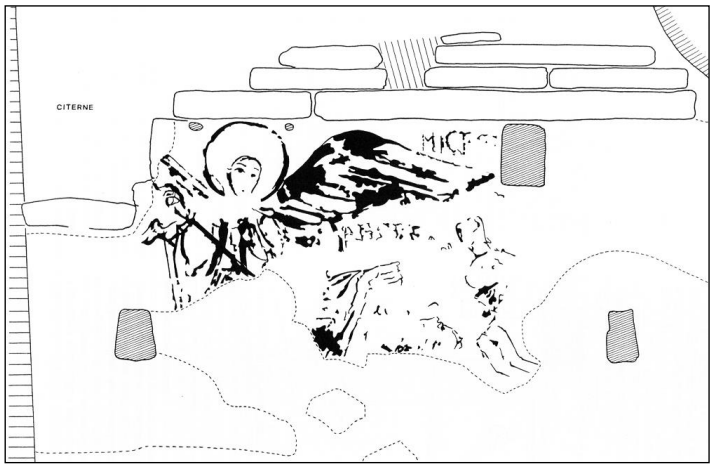
III. 736,000 — 4806,000 — 340m environ 3445 OT Signes

IV. Ce grand porche, l'un des plus grands des gorges du Carami, a été occupé dès le Néolithique ancien, par les premières communautés paysannes du sud de la France. Il a été ensuite un abri peint et un lieu de taille du silex local au Néolithique final. Les peintures préhistoriques ont été lessivées au Moyen-âge, sans doute avec la volonté d'une christianisation des gorges, et on y a implanté une petite chapelle troglodytique dédiée à Saint-Michel.

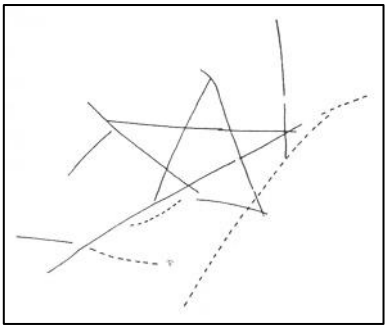
L'arrivée sur le site dévoile une belle terrasse ombragée, à droite de laquelle, au pied d'une barre rocheuse d'une dizaine de mètres de haut, s'est creusé un vaste abri sous roche. Une trentaine de mètres plus bas, on entend couler le Carami. L'abri sous roche a 24m de long pour une profondeur maximale d'une dizaine de mètres ; sa hauteur varie entre 2 m et 2,50m. Deux constructions en pierres dont tous les murs ne montent pas jusqu'au plafond encadrent la partie ouest de la cavité. Sans doute devaient-elles servir d'abri pour la nuit aux nombreux visiteurs qui ont utilisé la grotte ultérieurement (chasseurs, charbonniers…). Le mur intérieur de l'une d'entre elles est revêtu d'un vieux crépi et son utilisation a dû être très ancienne.

La partie orientale de la grotte est la plus intéressante, c'est là que l'ASER a entrepris des fouilles. Au fond de cette partie, sur la gauche, un mur maçonné et crépi, montant jusqu'au plafond, est percé d'une entrée aux bords décalés. Elle donne accès à une petite pièce qui a vraisemblablement servi de chambre à l'ermite. A droite du mur de cette chambre, un autre mur montant jusqu'au plafond, occupe la majeure partie du fond de la grotte. C'est sur la partie gauche de ce mur, la plus haute, que se trouvent les vestiges de la peinture polychrome de saint Michel archange. La partie droite, rendue moins haute, par l'abaissement du plafond, devait vraisemblablement constituer la paroi d'une citerne.

La peinture de saint Michel. Cette peinture, aujourd'hui très dégradée et dont il ne subsiste que la partie supérieure, devait mesurer quand elle était entière, 1,90m de large pour 1,20m de haut. Sur la partie basse du mur, le crépi de mortier est parti, entraînant avec lui une partie de la peinture. Il faut dire que le choix du mur qui a servi à cette représentation n'était pas idéal. Sa partie basse retient l'eau de suintement arrivant par un conduit entre les strates rocheuses, ce qui n'était pas favorable à la pérennité du crépi. Dans la partie haute, la peinture a été très altérée. On ne distingue que la tête, le torse et une aile déployée de l'archange. On devine des angelots sur la droite, quant au corps du dragon, il a disparu ; Ph. Hameau a reconnu quelques traces de son épine dorsale colorée en rouge. Il faut ajouter que certains visiteurs irresponsables s'amusent à mouiller la peinture à l'aérosol pour en aviver les couleurs et avoir « leur belle photo ». La protection de la grotte demandée par Ph. Hameau pour éviter ce genre d'imbécilité n'a jamais été réalisée.



La fresque représentant l'archange. La partie inférieure a disparu avec le crépi qui est tombé entraînant la représentation du dragon. En haut à droite, à peine visible : MICHEL. Un peu plus bas, on distingue deux angelots.



Pentacle gravé au plafond.

La chambre de l'ermite est surélevée par rapport au reste de la grotte et son mur est maçonné. On voit le décalage entre les deux murs encadrant la porte.

Philippe Hameau et l'ASER du centre Var ont fait une remarquable étude de ce site, études accompagnées de plusieurs sondages, non seulement dans la grotte, mais sur la grande terrasse située juste en dessous et descendant vers le Carami. Les plus anciens mobiliers révélés datent de l'âge du Bronze et dans une petite cavité latérale ont été retrouvées deux, peut-être trois sépultures préhistoriques. Au total, Ph. Hameau trouve six phases d'occupation de la grotte depuis la préhistoire jusqu'au XVIIème siècle. Après l'âge du Bronze, il semble que la fréquentation des gorges du Carami, si elle s'est poursuivie, ne se soit pas traduite par un apport de matériaux ou par des aménagements quelconques…
Les gorges connaissent une fréquentation plus intense à la fin du Moyen-âge, à partir du XIIIème siècle, si l'on en juge par le mobilier recueilli à la grotte Alain et surtout à la baume Saint-Michel. Il voit la possibilité que la plupart des structures en place datent du XIIIème siècle.

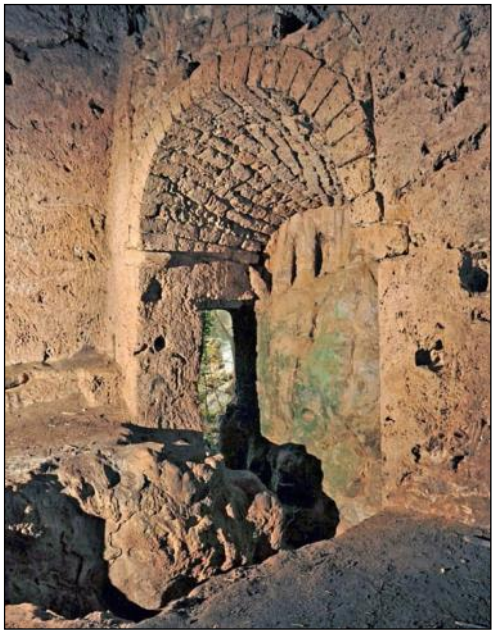
L'occupation qui nous intéresse, celle de l'ermite qui a peint la fresque, daterait du XVIIème siècle. D'après les documents réunis par Ada Acovitsioti-Hameau, la grotte aurait servi de retraite, vers 1650, à un ermite du nom de Sutton, frère de « Noble Southon du Parlement d'Aix ». Mais les documents consultés manquent de précision. À côté des murs existants, dont certains ont été restaurés, des fouilles ont révélé des structures enterrées, certainement de date différente car elles se superposent. L'une de ces structures a été interprétée comme faisant partie du mur d'une chapelle, l'autre comme un mur qui fermait l'entrée de la grotte. Les fouilles ont révélé aussi un grand bloc équarri, interprété comme un autel, au centre duquel est gravé JHS (Jésus Homo Salvator ou Hominum Salvator); on y trouve encore, une date (16-7) dont le troisième chiffre est illisible et le mot Michel. D'après Ada Acovisioti-Hameau : Les textes d'archive relatifs au bornage de la limite méridionale de la commune de Tourves, en 1585, mentionnent explicitement la Chapelle Saint-Michel. Celle-ci serait donc antérieure d'un siècle, pour le moins, au passage de Sutton sur les lieux, si tant est que la date gravée sur l'autel lui soit imputable…Un flou demeure donc quant aux ermites qui ont pu se succéder dans la grotte et quant à l'âge de la peinture de saint Michel. Différemment de ce que j'exprimais précédemment, Philippe Hameau voit dans la peinture de saint Michel un moyen de christianiser la grotte qui devait comporter autrefois des peintures schématiques comme celles retrouvées dans les cavités des environs. S'il est difficile de préciser la date de l'occupation de la grotte par les ermites et la fin de sa fonction cultuelle, il est certain que depuis le XVIIème siècle, la cavité n'a pas cessé d'être visitée. Des signatures de passants, datées, sont visibles à plusieurs endroits. Des céramiques vernissées retrouvées au cours des fouilles ont été datées de la seconde moitié du XVIIème siècle au début du XVIIIème siècle. Des murs effondrés ont été remontés et le site a dû servir de halte de chasse, d'abri pour les charbonniers, ou pour les maquisards au temps de la Résistance. Cependant, la mémoire récente ou la légende ne laissent aucune trace d'un pèlerinage à date fixe à la grotte.

VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
HAMEAU, Ph., ACOVITSIOTI-HAMEAU, A., HELMER, D., PAHIN-PEYTAVY, A.-C., VIGARIE, H., DESSE-BERSET, N. (1994) : La Baume Saint-Michel, Mazaugues (Var), Bulletin Archéologique de Provence N°23, pp. 3-42.
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. pp. 27-64, 111-125.

I. **SAINT-MICHEL-SOUS-TERRE** (chapelle de)

II. Le Cannet-des-Maures
III. 288,075 — 4811,105 — 60m environ 3544 OT Le Muy-Lorgues
IV. À la limite du Cannet-les-Maures et de Vidauban, l'Argens passe au lieu-dit d'Entraigues où un barrage barre le fleuve pour alimenter une petite usine hydroélectrique. Juste sous le barrage, l'eau a creusé un canyon de 15 à 20 mètres de profondeur dans un massif de tuf. Au bout de 200 mètres, ce canyon se referme, pour former une voûte rocheuse donnant sur une cinquantaine de mètres, un cours souterrain à l'Argens. Au milieu de ce trajet souterrain, un large puits dispense une lumière qui donne tout son charme au lieu.
Il y a peu de littérature sur cette chapelle. D'après de nombreuses sources locales, relevant plus de la tradition orale que de l'histoire écrite, elle daterait du temps des persécutions contre les chrétiens menées par l'empereur dioclétien (245-313), au début du IVème siècle. Elle aurait alors été dédiée à Saint-Etienne (†36), premier martyr de la chrétienté. En ce lieu étrange et exceptionnel, n'a-t-on pas voulu éradiquer un culte païen antérieur ?

Au XIIe siècle, devenue propriété de la commanderie du Temple à Rue, dans la commune de Villecroze, elle aurait été consacrée à Saint-Pierre. À la suite du partage des biens de l'Ordre des Templiers, dissous en 1312, elle passa aux mains des chevaliers de Malte, puis fut vendue au seigneur du Cannet, lequel voulut que la chapelle souterraine portât le nom de Saint-Michel patron de sa paroisse. Elle servit de refuge pendant des siècles ; durant la Révolution, des prêtres réfractaires y célébrèrent la messe.

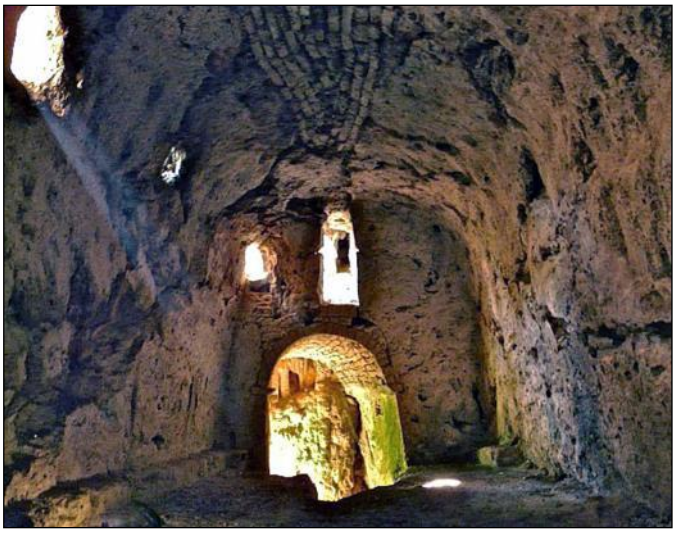


Le seul élément qui permettrait une datation du creusement de la chapelle : la voûte du vestibule et les deux impostes qui la soutiennent. Devant à gauche, la tranchée d'accès non aménagée. (Photo Bernard HOF.)

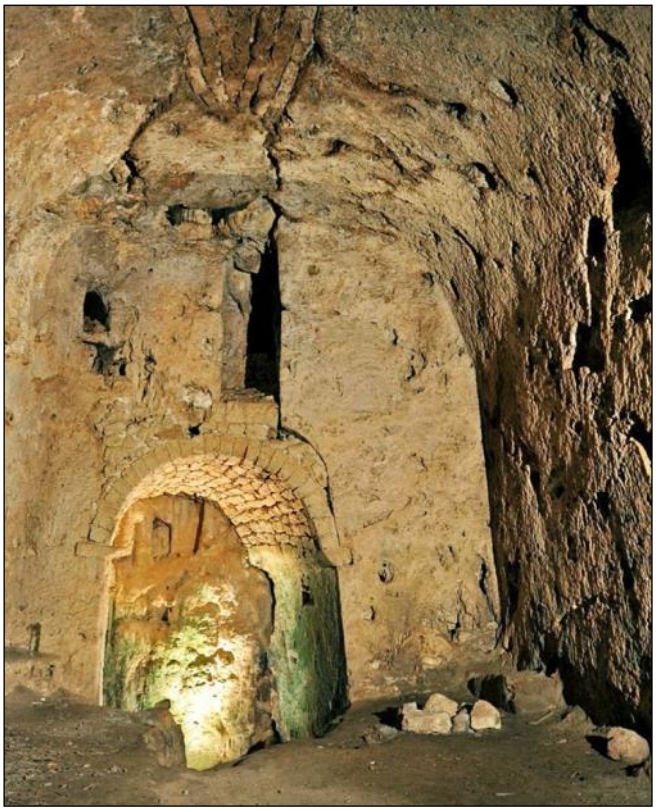
Les datations peuvent être faites à partir des éléments architecturaux, principalement les motifs des bas-reliefs, chapiteaux ou frises. Ici, la chapelle étant creusée dans la roche, on manque de références architecturales pour une datation correcte. Seule la voûte maçonnée du vestibule d'entrée et les deux petites impostes qui la soutiennent pourraient le permettre mais, très simples, elles ne comportent aucun motif et une datation (XIème siècle ou très antérieure ?) serait très aléatoire et imprécise.
Quelques mètres au-dessus du fleuve, s'ouvre l'accès à la chapelle : une galerie retaillée, haute de 4m et large de 1,50 qui débouche dans la nef souterraine, longue de 10m, pour une largeur et une hauteur de 6m. Le vestibule d'accès à la nef est voûté avec des pierres maçonnées plein cintre. On est surpris par l'ampleur du vide souterrain de la nef, voûtée également plein cintre. Haut dans sa paroi ouest, trois petits soupiraux rejoignent la paroi de la falaise, en laissant passer une faible clarté. On trouve aussi deux cheminées dont la fonction n'est pas évidente.
Dans sa partie sud, la nef est creusée entièrement dans le roc ; au nord, la voûte rocheuse du plafond fait place, sur une courte largeur, à une voûte maçonnée recouverte de terre. Au nord de la nef, s'ouvre l'abside voûtée elle-aussi plein cintre. Elle est longue de 4m, pour 5m de haut et 4,40 m de large. Ses parois taillées grossièrement dans la roche, n'ont pas une forme géométrique parfaite. Au nord-ouest de la nef, une ouverture large d'un mètre, à moitié taillée et à moitié naturelle, donne accès à une petite galerie résultant certainement de l'élargissement d'un conduit naturel dans le tuf, comme on en trouve en d'autres endroits de la chapelle. Dans cette galerie, un petit escalier mène à une niche ; abritait-elle une statue autrefois ?

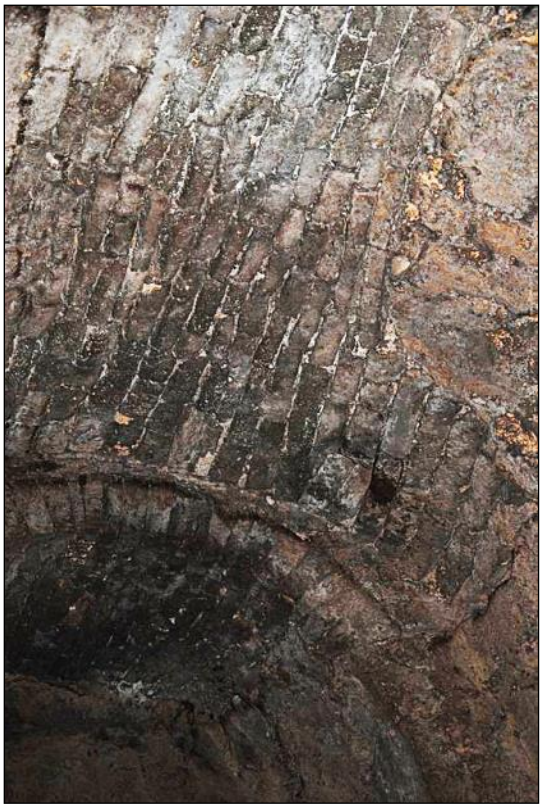
Gravure.

Deux entrées supérieures s'ouvrent encore sur la nef. On accède à l'une d'entre elles par le sentier d'accès à l'entrée principale. Là, une petite salle de 4 mètres de long s'ouvre dans les hauteurs de la paroi nord de l'abside. La seconde entrée s'ouvre en haut de la paroi sud de la nef, au-dessus de l'entrée inférieure ; on y accède par un court rappel de corde à partir du sommet de la falaise.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.



Niche à l'entrée. *La nef au creusement frustre. Au fond, le vestibule d'entrée et l'orifice supérieur sud.*



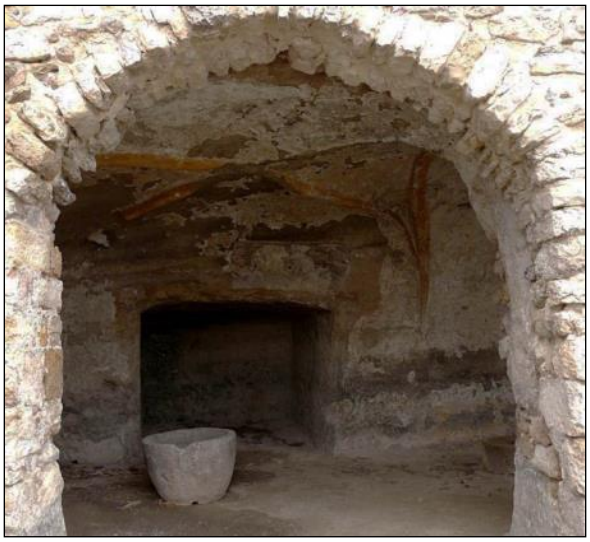


Face à l'abside, la paroi sud de la nef. En haut à gauche, l'un des trois petits soupiraux. (Photo Bernard HOF.)

I. **SAINT-PIERRE-DE-BARBOURIN** (chapelle troglodytique de)
II. Seillons-Source-d'Argens
III. 733,390 — 4819,905 — 370m 3344 OT Saint-Maximin
IV. Le Village de Seillons-Source-d'Argens, visible de très loin, s'élève sur une colline (388m) qui domine d'une centaine de mètres les vastes terres agricoles de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Cette colline se détache d'un vaste plateau calcaire, culminant à 588 m et qui alimente les sources de la Meyronne et surtout de l'Argens, le plus long fleuve côtier varois (101 km). Au sommet de la colline, une couche de calcaire tendre (tuf lacustre) a favorisé le creusement artificiel de plusieurs cavités. Certaines à usage agricole, comme citernes à blé ; on trouve aussi une galerie de plus de cent mètres de long, destinée à recueillir l'eau suintant dans la roche (mine à eau). L'une de ces cavités fut occupée par la première église de Seillons ; elle est située dans ce qui fut le vieux village, juste sous le château qui coiffe le sommet de la colline à l'est.

La commune de Seillons a fait un gros effort pour restaurer son patrimoine. La vieille église de l'Immaculée-Conception a été l'objet d'un soin particulier : les pierres effondrées ont été déblayées, l'assise des murs encore en place a été consolidée et de gros travaux ont été entrepris sur les murs de soutènement. La partie rupestre de la chapelle, maintenant nettoyée, peut être admirée à sa juste valeur. Devant cette partie rupestre, les parties de murs encore en place permettent de reconstituer l'église de l'Immaculée-Conception, effondrée en 1961 et dont la voûte était haute de 7

à 8m (E. Florens). Les deux amorces de voûte encore situées sur le mur de soutènement permettent de reconstituer cette hauteur. Il faut aussi signaler le nettoyage d'un local troglodyte situé plus à l'est et qui a dû servir de greniers à blé, si on en juge les arrivées creusées au plafond.



1-Ce qui reste de l'église de 1578 : quelques murs et les voûtes d'accès à la chapelle troglodyte.
2-L'église de l'Immaculée-Conception étant maintenant détruite, on accède directement à la chapelle troglodyte Saint-Pierre.

1-La chapelle rupestre vue dans le sens est-ouest. La croisée d'ogives de la moitié ouest est très visible, elle caractérise une imitation de l'art gothique (XIIème siècle).
2-Dans la moitié est, deux trous au plafond, étaient-ils destinés à actionner les cloches ou plus tard, à écouler du blé ? Au fond, un trou dans la paroi communicant avec un local voisin.

La chapelle rupestre. Deux vastes baies, s'ouvrant dans le mur de soutènement situé sous le château, donnent accès à la chapelle rupestre creusée entièrement dans le travertin. Elle est formée d'une vaste nef de 9,40m de long, pour 4 m de large et 3 de haut. L'élément caractéristique de cette chapelle est constitué par la croisée d'ogives sculptée naïvement en relief dans le plafond de la moitié ouest. Or, la croisée d'ogives est l'une des caractéristiques essentielles de l'art gothique. Si celles-ci sont d'origine, elles permettraient de dater le creusement de la chapelle, au plus tôt, à la seconde moitié du XIIème siècle.
Dans la moitié orientale, on peut remarquer au plafond deux vastes orifices qui ont été obstrués avec des grosses pierres. Situés au milieu de la nef, il est peu probable qu'ils aient permis d'actionner des cloches situées au-dessus de la terrasse. Peut-on en conclure qu'après l'abandon de l'église de l'Immaculée-Conception, la chapelle ait été transformée en silo à grain, le remplissage se faisant à partir du plafond, comme cela est le cas dans un local proche ?
Au sol de la chapelle, deux objets laissés sur place attirent l'attention. Il y a d'abord une meule de 60cm de diamètre pour 40cm de hauteur. Pour Elie Florens, elle devait supporter le baptistère. Ce dernier est constitué par une vasque en pierre taillée, de 80cm de diamètre pour autant de profondeur. Sa taille fine et soignée, qui contraste avec celle frustre de la croisée d'ogives, montre une origine bien postérieure à celle de la chapelle rupestre. Toujours près du sol, au sud de l'autel, un ancrage de voûte dans le roc, indique-t-il une ancienne crypte ?

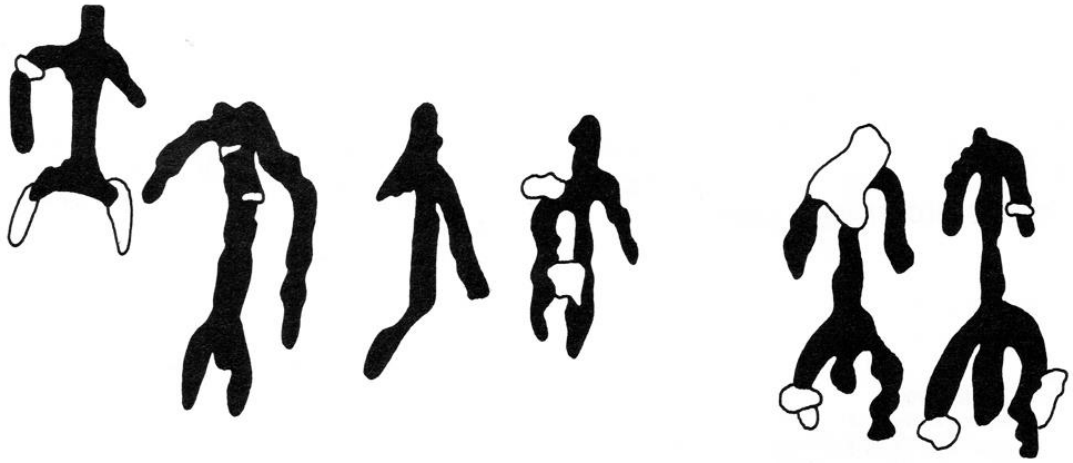
Le local troglodyte à l'est. Dans la paroi orientale de la chapelle, un trou de 70cm de diamètre permet de voir un local situé 60cm plus haut et creusé lui-aussi dans la roche. On peut y pénétrer par une porte située dans l'enceinte de la vieille église. Sa communication avec l'enceinte de l'église de l'Immaculée-Conception pose un problème : était-ce, à l'origine, la sacristie ? Ce local n'a eu une utilisation agricole qu'après l'abandon de l'église.
VIII. COURBON, P.

www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

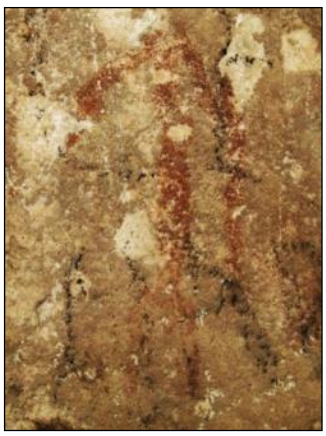
I. **SANGLIERS** (grotte des)
II. Ollioules

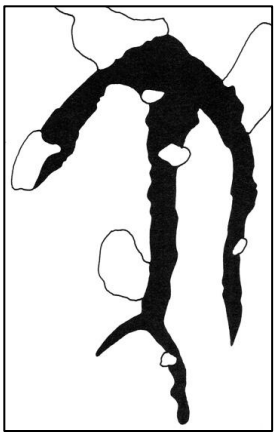
(Photo Gérard Sauzade.) SRA.

I. **TOULOUSANNE** (abri sous roche de la)
IV. Petit abri sous roche.
V. Six anthropomorphes peints à l'ocre rouge.
VI. Contexte archéologique
VII. GLORY attribue ces figurations au Néolithique final / Bronze.
VIII. GLORY, A. SANS MARTINEZ, J., GEORGEOT, P., NEUKIRCH, H. (1948) : Les peintures de l'Age du Métal en France méridionale. Préhistoire, tome X. P.U.F. p. 97, 98.
HAMEAU, Ph. (1989) : Les peintures postglaciaires en Provence. Inventaire. Étude chronologique, stylistique et iconographique. Documents d'Archéologie Française n° 22. DAF éditions. pp. 18-20.



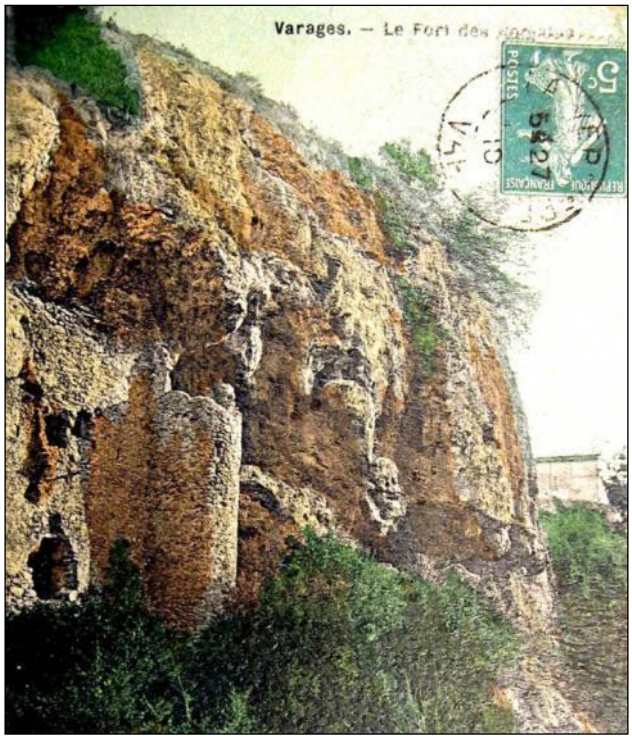
D'après les documents Georgeot.

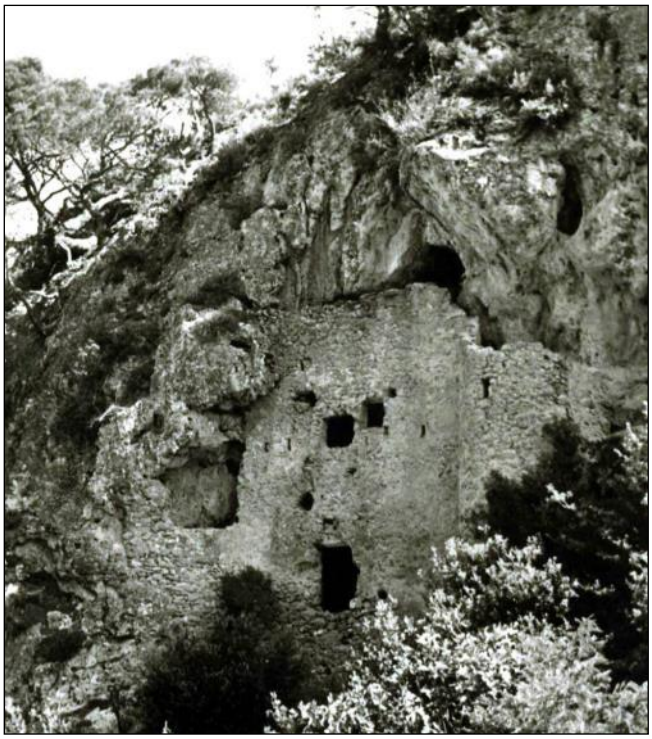




(Photo Ph. Cosentino.)
Deuxième figure du panneau, relevé Ph. HAMEAU. Les zones blanches indiquent les éclats de surface de la roche voir la photo).

I. **VARAGES** (forteresse troglodyte de)
II. Varages
III. 893,000 — 3150,625 — 135m 3443 OT Gréoux-les-B.
IV. Le village de Varages s'étend au-dessus d'une falaise de tuf. Ce type de falaise forme une longue ceinture traversant tout le centre-Var. Ici, elle est créée par l'eau de l'importante source appelée « la Foux », qui sourd 300m au nord du village. Un peu plus à l'ouest, au lieu-dit l'Aire de la Moutte et au-dessus de l'ancienne voie ferrée, la falaise de tuf abrite une grotte d'un développement de 150 mètres. Dans cette grotte, on trouve plusieurs salles dont les concrétions ont malheureusement été dégradées par de nombreux passages. On peut pénétrer dans la grotte par une entrée haute comportant deux passages surbaissés. Ils donnent accès à des galeries naturelles qui ressortent une centaine de mètres plus loin par un petit orifice en falaise s'ouvrant une dizaine de mètres au-dessus du sol. Un mètre en avant de cet orifice en falaise, se trouve le sommet d'une grande muraille, appareillée en pierres de tuf. Elle ferme une salle en partie creusée dans le roc. Sur le côté sud-est de la muraille, s'élève une tour circulaire. Le tout forme ce que l'on appelle la forteresse de Varages.
On accède par une escalade d'un peu plus de deux mètres à une porte qui s'ouvre dans le mur de façade de la forteresse. Là, on pénètre dans une salle d'une douzaine de mètres de large pour une dizaine de mètres de profondeur, creusée dans le travertin. Cette salle, entièrement naturelle à l'origine, a été retaillée. Avec toutes les meurtrières qui trouent le mur de courtine et les deux tours qui le complètent, le rôle défensif de la forteresse apparaît aussitôt. Les trois meurtrières de façade sont différentes de celles qu'on a coutume de voir : la maçonnerie est évidée d'un quart de sphère, ce qui permet de se positionner dans tous les sens et en particulier de tirer vers le bas ou vers l'entrée. L'examen du mur, les creusements dans la paroi rocheuse permettent de penser qu'il y avait au moins deux niveaux dans la grande salle.



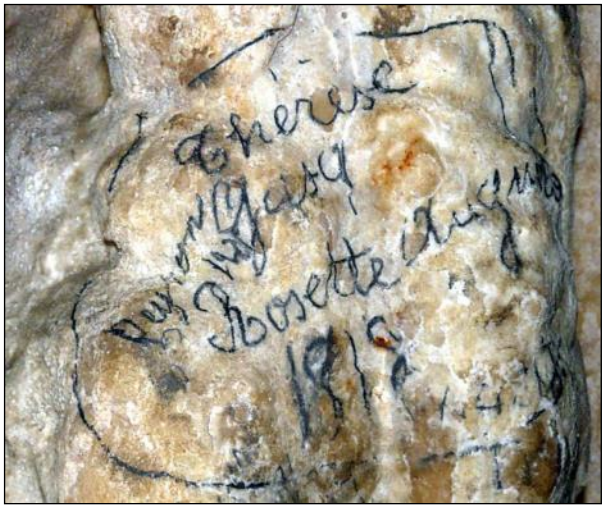


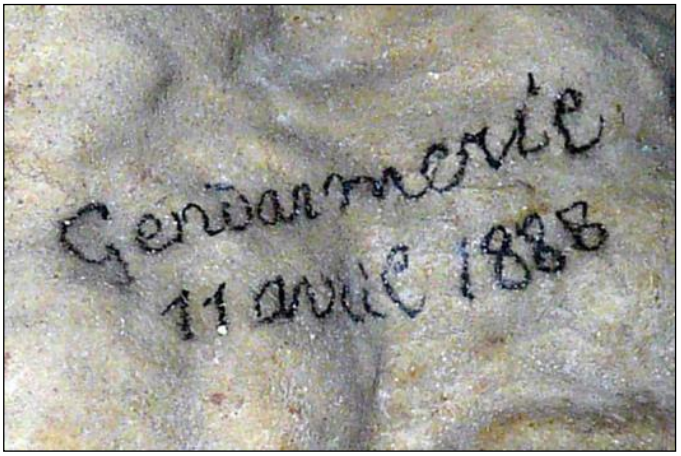
***1**-Vieille carte postale colorisée. Le nom, ici illisible, était « le Fort des Sarrazins »*
***2**-Photographie ancienne, à une époque où la végétation ne masquait pas la majeure partie de la façade. Juste au-dessus du coin droit du mur de façade, la sortie de la grotte. À gauche la tour ouest, bien éventrée. (Doc. P. Milési)*

La tour sud-est est bien conservée sur ses deux premiers niveaux, avec des plafonds voûtés en maçonnerie fruste. Le niveau bas a trois meurtrières dirigées dans différentes directions, assurant le flanquement de la façade. Le niveau 2 en a cinq, complétant ce flanquement, mais ici, un effondrement partiel du mur laisse une ouverture qui permet d'accéder au niveau 3. Avant cet effondrement, l'accès à ce niveau ne pouvait se faire que par une échelle ou un escalier en bois situé dans la salle. Du niveau 3 de la tour ne reste que le sol et un pan de mur se raccordant à la façade de la forteresse. Les gradins du raccordement permettent d'arriver en haut du mur de courtine. Excepté un petit effondrement du côté de la tour, ce mur a une hauteur régulière. Au sommet du mur, un pas d'un mètre au-dessus d'un vide de huit mètres, permet d'accéder à l'orifice inférieur de la grotte des Ferrages. Si on franchit ce pas sans problème en venant de la grotte, dans le trajet inverse, on voit auparavant que le mur forme un gros dévers dans sa partie supérieure (25cm sur 4 mètres). On se pose alors des questions concernant sa solidité et on n'ose pas y prendre appui. Une échelle devait permettre autrefois d'atteindre le débouché de la grotte en évitant ce pas !
Au nord-ouest du mur de façade, se trouve une autre tour que l'on devine à peine. On n'en discerne l'existence que par une plateforme d'environ un mètre de large commençant un peu plus de deux mètres au-dessus du niveau du sol. Était ainsi formé un espace cylindrique exigu, reposant sur le rocher et surmonté également d'un surplomb, formant ainsi le pendant de la tour de gauche mieux conservée. En fait, cette deuxième tour n'est qu'une amorce de tour épousant une avancée rocheuse. Bien qu'on ne puisse le voir aujourd'hui, sans doute y trouvait-on une meurtrière complétant le flanquement du mur de façade.

L'une des trois meurtrières inférieures, en quart de sphère, différente des meurtrières classiques.

L'entrée supérieure de la grotte des Ferrages. Elle comporte deux passages surbaissés qui ont été taillés, de manière à mieux défendre l'accès à la cavité. Faisant suite à ces passages bas, un petit escalier mène à une galerie de section rectangulaire taillée dans la roche ; elle s'ouvre au bout de quatre mètres dans la cavité naturelle. Il est difficile de dire comment se présentait le dispositif de fermeture : était-il double ? Peut-être, comportait-il une fermeture extérieure destinée uniquement aux défenseurs de Varages voulant réoccuper la cavité ? Une autre fermeture intérieure, entre les deux passages bas, aurait permis d'interdire l'accès aux assaillants. Aucun de ces deux dispositifs n'a pu être retrouvé. Avec cette entrée supérieure, plus proche du village, permettant de s'enfuir ou de recevoir du renfort, la grotte des Ferrages fait partie de l'ensemble défensif de la forteresse.





Graffiti de 1818 et 1888.

Il est difficile de donner la date précise de la construction de la forteresse de Varages, car il n'a pas été retrouvé de documents d'archives la concernant. Pour D. Allemand et C. Ungar (1991), le caractère de la maçonnerie et les meurtrières courtes et larges pour armes à feu font penser qu'elle ne serait pas antérieure au XVIème siècle. Après leur désaffection, la forteresse et la grotte des Ferrages ont constitué des buts de visites. De nombreux graffiti ornent la grotte, nous en avons relevé un du XVIIIème siècle ; par contre, ceux du XIXe siècle sont nombreux. Une carte postale du début du XXème siècle nous montre la façade de la forteresse quand la végétation ne l'avait pas encore cachée. Elle est alors dénommée Fort des Sarrazins. L'appellation Fort des Romains a aussi été employée !

VIII. COURBON, P.

www.chroniques-souterraines.fr

On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **VILLECROZE** (grotte fortifiée de)

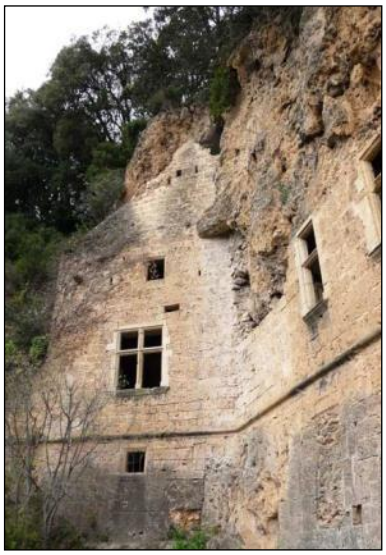
II. Villecroze

III. 280,115 — 4829,405 — 350m 3443 OT Aups

IV. Avec Cotignac et Varages, Villecroze est l'un des villages caractéristiques bâtis sur la ceinture de tuf du centre Var, si favorable au troglodytisme. D'après le professeur Jean Nicod, cette falaise de tuf se serait formée au Pléistocène moyen (de 300.000 à 400.000 années avant notre ère). Au cours des périodes glaciaires qui ont suivi, d'importantes phases d'érosion ont laissé le tuf en position suspendue, en faisant un témoin fossilisé d'anciennes étendues marécageuses. Il y a eu une accumulation de gradins et de barrages concrétionnés dus à la source qui domine la falaise et formés lors des périodes humides et chaudes qui ont précédé notre ère. Il en résulte une roche caractéristique, laissant apparaître les végétaux calcifiés et percée de nombreuses cavités avec un abondant concrétionnement.

À Villecroze, les cavités qui s'ouvrent au sein de la falaise ont accueilli un château troglodyte. À ses pieds, l'eau qui

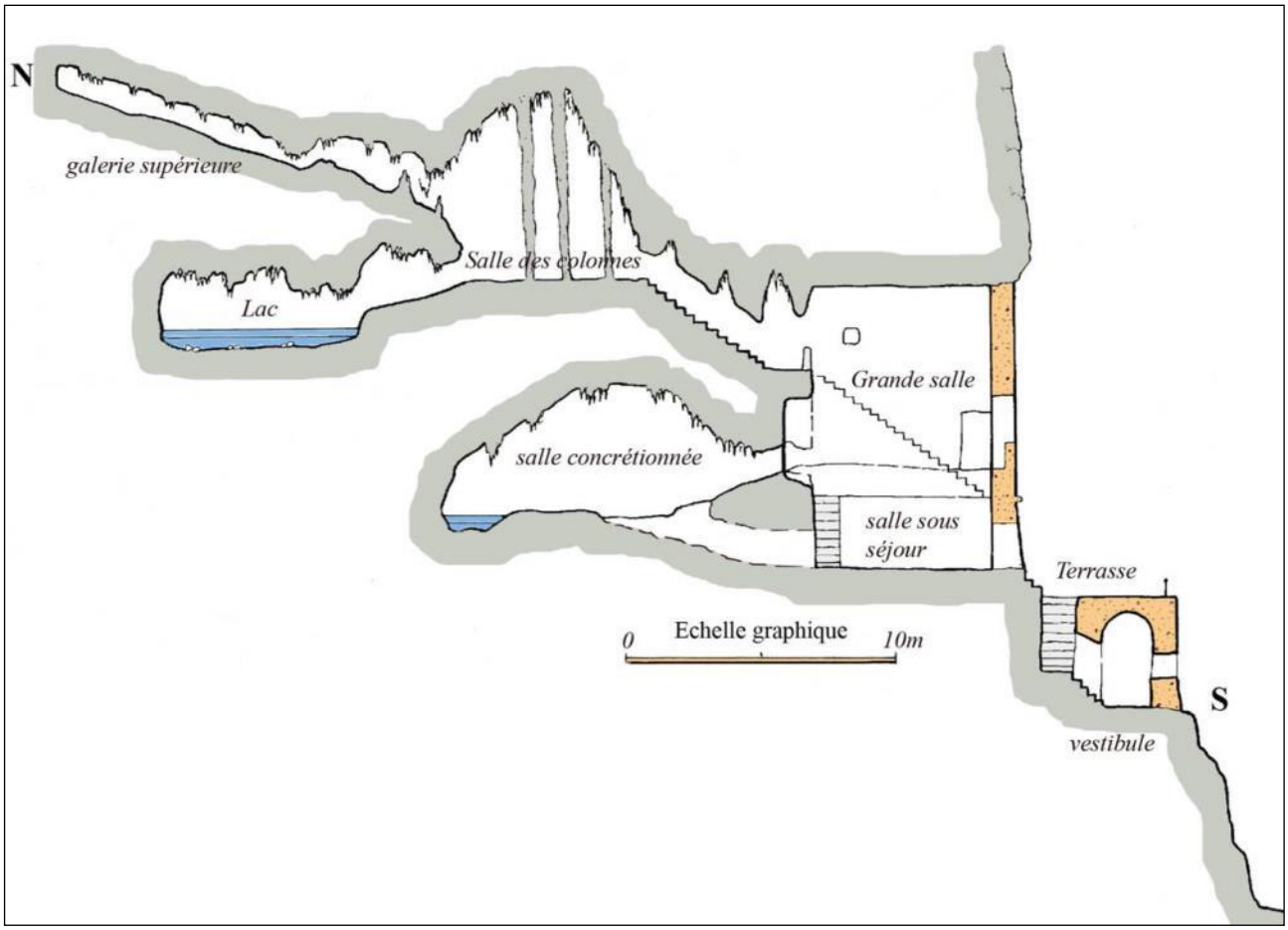
coule encore sur la falaise a permis la création d'un parc. Abrité de la froide morsure du mistral, on y trouve des palmiers qui sont plutôt l'apanage de la côte varoise. L'ensemble constitue un site des plus surprenants. Il a été classé par les Monuments Historiques le 23 avril 1924. La grotte est fermée, mais sa visite est assurée l'après-midi durant les périodes de congé de la belle saison.



La forteresse de Villecroze, résidence avec ses fenêtres à meneaux et site défensif avec ses meurtrières. Les ouvertures et meurtrières du rez-de-chaussée sont aujourd'hui murées.

Dès le Xème siècle, Villecroze est propriété des seigneurs de Castellanne et de l'abbaye Saint-Victor de Marseille qui y installe un monastère de Bénédictins. En 1566, l'abbaye de Saint-Victor échangea les grottes, avec d'autres droits, contre des biens appartenant à Nicolas d'Albertas, seigneur de Gémenos. Nous entrions dans la période des grands troubles des guerres de religion (1562-1599) qui causèrent de sanglants conflits en plusieurs lieux de la Provence. Nicolas d'Albertas fit aménager dans ces grottes une résidence servant aussi de refuge. Il en résulta un véritable habitat seigneurial aux élégantes fenêtres à meneaux, allié à un dispositif défensif.

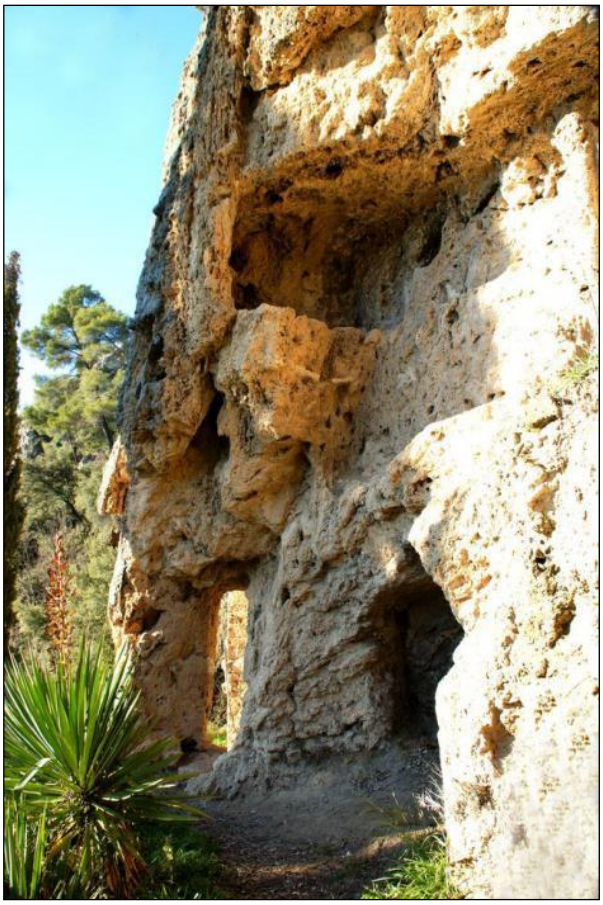
La falaise de tuf avec sa cascade et le château qui s'y est inséré. En bas, le parc avec ses palmiers, surprenants en Haute-Provence. Nous avons repris cette photo de DIDIER, pour montrer un procédé de restitution qui s'est développé avec la photo numérique, le HDR (high dynamic range imaging). De manière simple, plusieurs clichés sont pris avec différents contrastes, et un logiciel « mixe » le tout de manière à ce que chaque pixel de l'image ait un contraste « moyen ». Le résultat donne des photos très détaillées, particulièrement intéressantes dans certains usages documentaires.



Profil vertical Nord-Sud. Levé et dessiné par Paul COURBON, février 1992.

Une herse et un vantail protègent la porte d'entrées, diverses meurtrières en allège sont percées sous les fenêtres à meneau et d'autres sont ouvertes dans les différents murs de la façade. Le millésime 1595 (ou1592), à demi effacé sur l'encadrement de la porte d'entrée, permettrait de dater la fin de ces aménagements. Il semble que la grotte n'ait jamais été occupée en permanence.

En 1599, la paix religieuse était enfin revenue. Cependant, pour des raisons de dettes, l'abbaye de Saint-Victor fit annuler l'acte d'échange en 1609 par le parlement de Provence et en 1626 par celui du Dauphiné. Le site de la grotte fut alors cédé, en 1633 à la communauté des villageois. A la Révolution, les 60.000 paroisses françaises furent remplacées par 36.000 communes et le site des grottes de Villecroze devint communal.



Au premier abord, on est surpris par la beauté de la façade. Avec ses pierres de taille aux tons chauds, ses fenêtres à meneaux, la corniche qui en rompt la monotonie, elle s'intègre parfaitement à la falaise dans laquelle elle s'insère. À ses pieds, un parc situé une quinzaine de mètres en dessous. On accède au château par un petit portail qui devait comporter une herse, il est suivi d'un local de garde. Un étroit escalier monte de ce local vers la terrasse. Dès qu'on pénètre dans le château, on est surpris par l'ampleur de la première salle, haute d'une dizaine de mètres. D'après les ouvertures et meurtrières obstruées, elle devait comporter deux niveaux. Mais, le plancher a disparu. Quand on lève les yeux, on voit l'importance exceptionnelle du concrétionnement : d'énormes stalactites ont été taillées horizontalement pour assurer la régularité du plafond. La taille des parois, pour assurer la régularité du volume de la salle, a fourni les pierres nécessaires à la construction de la façade. De cette première salle, des escaliers partent vers les niveaux supérieurs. Au premier niveau, on pénètre dans ce qui fut la salle de séjour. Les ouvertures montrent qu'elle devait comporter elle aussi deux niveaux. Comme dans la grande salle, le plancher a disparu. Sur son côté nord, une ouverture donne sur une salle concrétionnée où un passage aboutit à une autre salle, basse celle-là, dont le sol est au même niveau que celui de la grande salle. Sur son côté sud, une grande cheminée communique avec l'extérieur et une porte donne sur un couloir dont le creusement suit la paroi de la falaise. Dans ce couloir, s'ouvrent une fenêtre et une meurtrière. En le suivant, on aboutit dans une petite salle très humide appelée la tour de guet. Cette salle s'ouvre par une fenêtre dans la paroi de la falaise où le ruisseau coule en cascade. Une petite dérivation est faite pour l'alimentation en eau du château. Cette eau qui dégouline du plafond donne une ambiance surprenante.

La partie supérieure. Dans la grande salle, quand on monte les escaliers, il faut négliger la porte menant vers la salle de séjour, pour continuer à monter. On aboutit alors à un palier : à gauche, une courte galerie donne sur un balcon surplombant la salle de séjour. À droite, on franchit l'appareillage d'une porte pour continuer par un escalier étroit, en haut duquel se trouve la salle des colonnes. Trois stalactites, longues de 6m, ont rejoint le sol. Ici, rien n'a été brisé, toutes les concrétions ont été respectées. Au fond de la salle, une petite galerie donne sur un lac dont la beauté est rehaussée par l'éclairage discret installé dans la grotte.

VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.